

L'abbaye de la Cambre

RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

32



BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

Comité d'accompagnement

Thierry Wauters, Anne Deckers, Cabinet du Secrétaire d'État
Stéphane Demeter, Cecilia Paredes, Manoëlle Wasseige,
Direction des Monuments et des Sites

Recherche iconographique et rédaction

Thierry Demey, a.s.b.l. Badeaux

Documentation

Philippe Six, Institut bruxellois pour la Gestion de l'Environnement

Relecture

Martine Maillard, Christine Rouffin

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite; g = gauche

Thomas Coomans: couverture, 20h, 25m, 48; Dessin de Serge Gérard: 3, 5; Archives de la Ville de Bruxelles: 12h, 16-17, 20b, 38b; Institut royal du Patrimoine Artistique: 23, 25h, 25b, 26, 27; De Ryckman de Betz et csts.: 22b, 41; Collection cartes postales Philippe Six: 19h, 29h, 31h, 34, 35h, 37h, 38h, 39h, 39g, 40, 42g, 42d, 43d, 44, 45h, 45b; Jean-Jacques Rousseau: 4, 5; Alfred de Ville de Goyet: 9, 12b, 13h, 14b, 18b, 19m, 19b, 31b, 35b, 36g, 36d, 37b; Thierry Demey: 10, 13b, 24h, 27m, 28h, 29b, 30h, 32b, 33, 39d; Yves De Baens: 24b, 28b; Bastin Evrard: 11, 22h, 47.

Graphisme: La Page • Photogravure et impression: Poot Printers • Distribution: Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Direction des Monuments et des Sites
C.C.N. - rue du Progrès, 80 - 1030 Bruxelles - Tél: 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL: D/2002/6860/04

L'abbaye de la Cambre

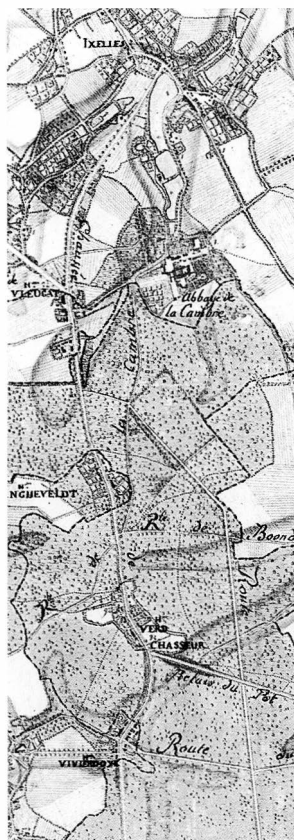
Thierry Demey



UNE ABBAYE RESCAPÉE DE L'URBANISATION	2
LE QUARTIER DES MONIALES	6
La fondation et le développement (1197-1578)	6
L'église abbatiale, seul témoignage des origines	10
La première reconstruction après les Guerres de Religion (1578-1695)	15
LE QUARTIER DE L'ABBESSE	21
La modernisation à la française (1712-1794)	21
Les jardins de l'abbaye	23
La promenade des abbesses	30
La cour d'honneur	34
Les écuries et granges de la cour est	39
LES MÉTAMORPHOSES DE L'ABBAYE	41
La dispersion de la communauté (1796)	41
Un dépôt de mendicité (1810-1870)	41
L'École militaire installe ses quartiers (1874-1908)	42
L'urbanisation des abords (1871-1910)	44
La restauration du site et des bâtiments	46

Une abbaye rescapée de l'urbanisation

Carte du cabinet des Pays-Bas autrichiens levée à l'initiative du Comte de Ferraris entre 1771 et 1778.



Parmi les monastères cisterciens qui ont été édifiés à la périphérie de Bruxelles dans le courant des XIII^{ème} et XIV^{ème} siècles, l'abbaye de la Cambre, inscrite dans la filiation de Villers-en-Brabant, est la seule à nous être parvenue dans un bon état de conservation.

Si le site de l'abbaye de la Cambre est aujourd'hui situé au cœur de la ville et bordé de larges avenues, il n'en était rien au moment de sa fondation. Conformément à la règle de saint Benoît, les cisterciennes avaient choisi de préférence un vallon retiré, de manière à se tenir loin de la vie urbaine et à disposer tant des matériaux nécessaires aux constructions, de l'eau pour les multiples usages de la vie domestique que des terres à mettre en culture.

Ces communautés religieuses ont joué un rôle essentiel dans le façonnage du paysage forestier de l'époque. Elles défrichaient des parcelles pour le bois d'œuvre et le bois de chauffage, contenaient les ruisseaux pour alimenter des étangs d'élevage, creusaient de petites carrières de pierre, plantaient des arbres fruitiers, des châtaigniers et des vignes, développaient le pâturage et construisaient des bâtiments. Bénéficiant des faveurs des puissants, elles étaient en contrepartie mises à contribution quand le seigneur avait besoin d'argent pour faire la guerre ou maintenir l'ordre public.

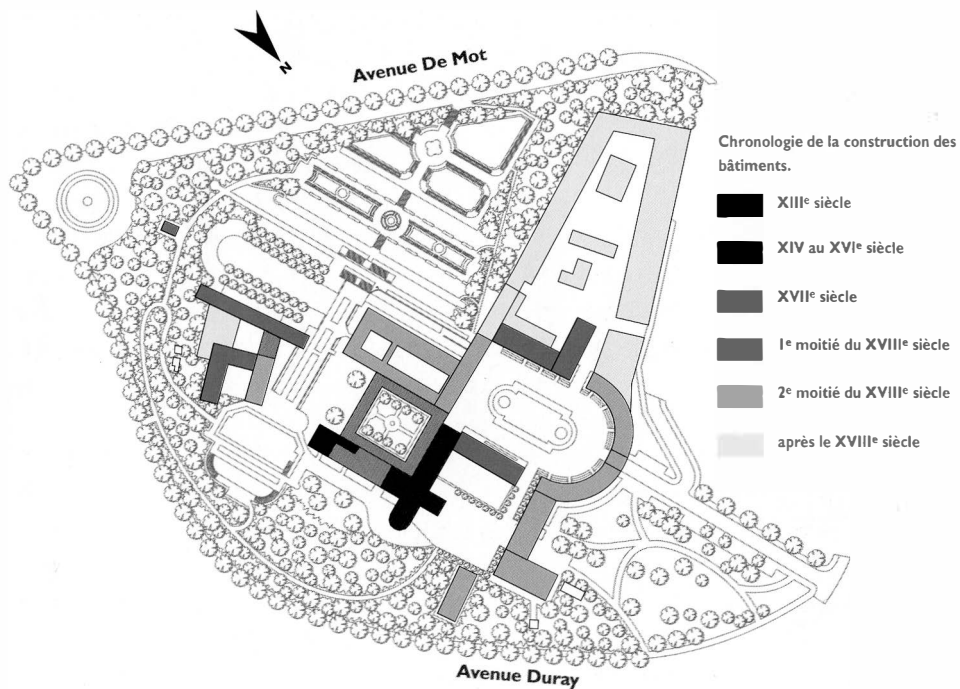
Juste avant son démantèlement sous le Directoire, le domaine de la Cambre s'étendait encore sur 120 hectares d'un seul tenant. Du boulevard Saint-Michel à l'avenue Brugmann, de « Ma Campagne » à la chaussée de Boondael, il englobait une partie importante du territoire des communes d'Ixelles et d'Etterbeek, avec quelques empiètements sur leurs voisines.

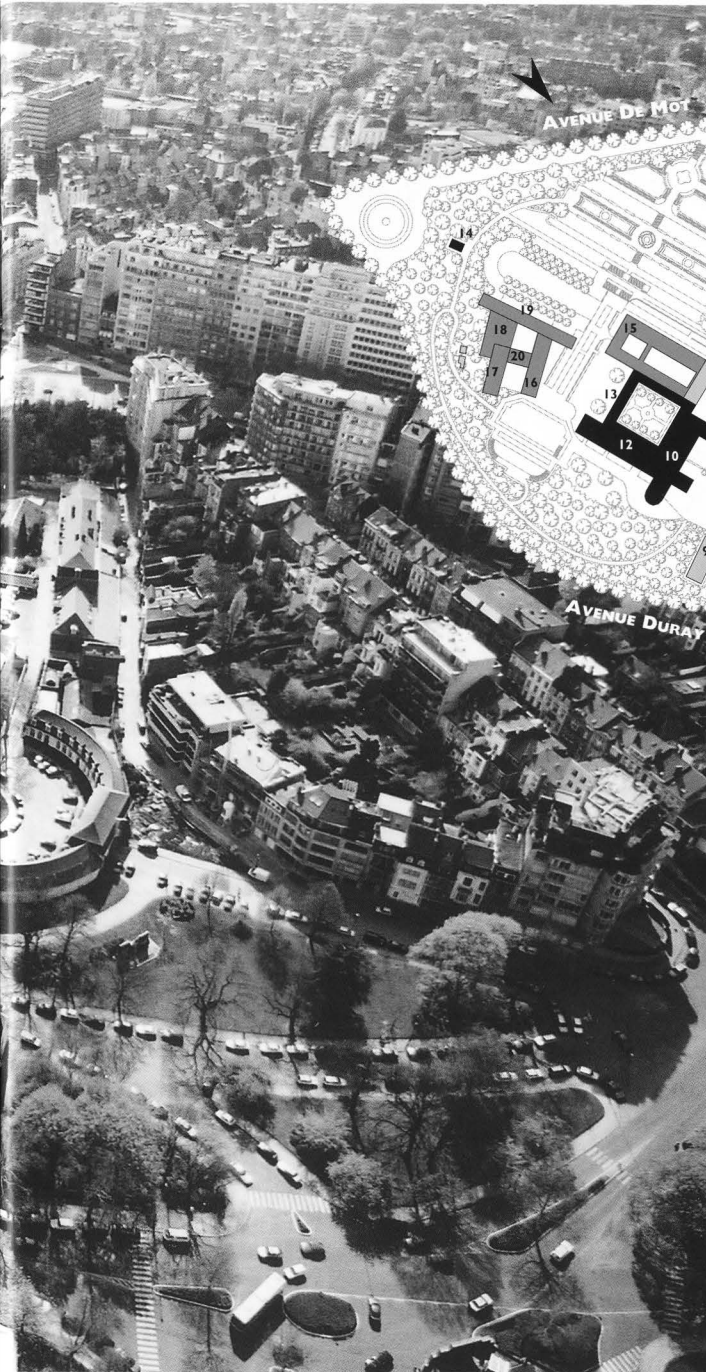
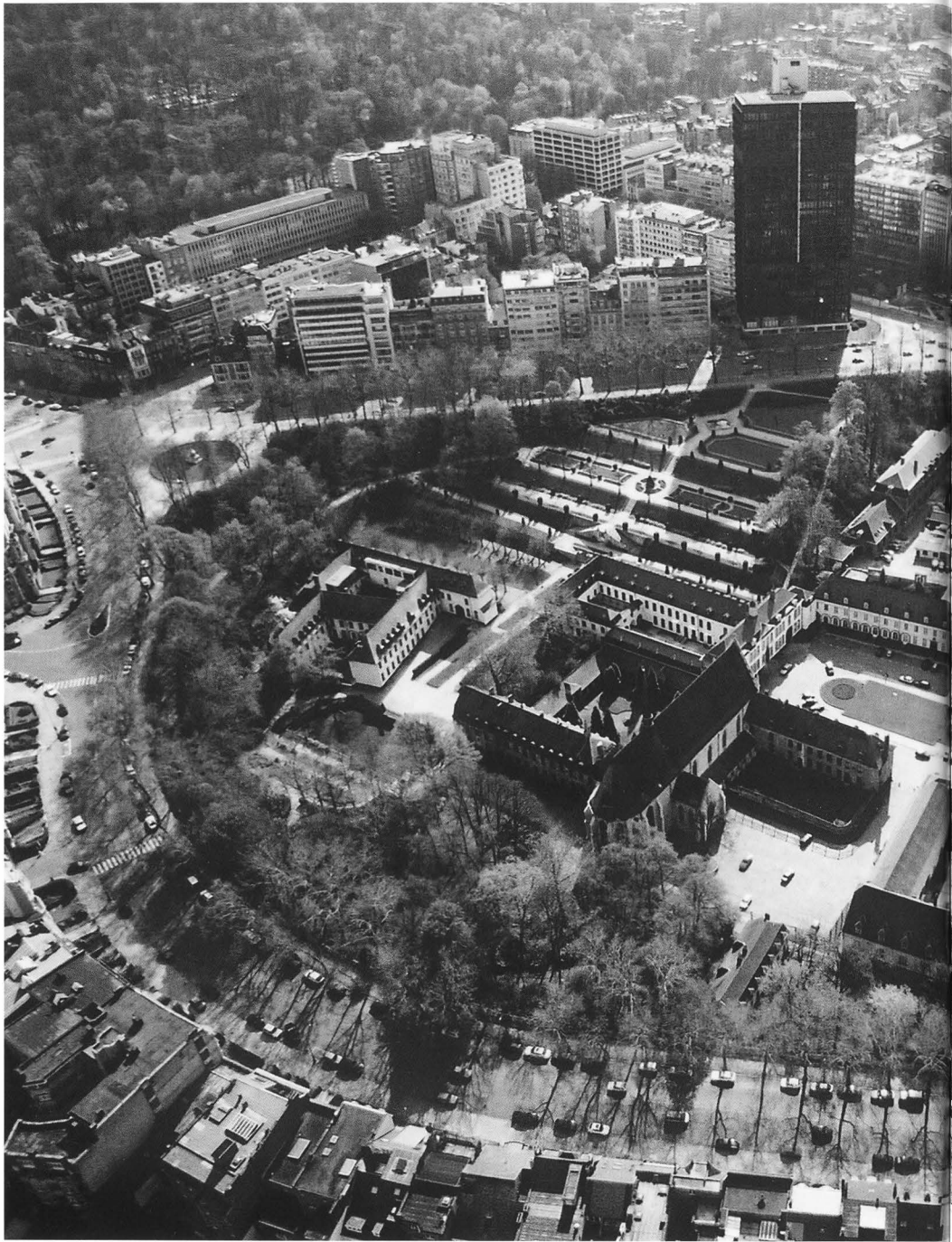
Il comportait de vastes étendues agricoles et des pâturages: le versant est jusqu'à la chaussée de Boondael, les abords de la chaussée de Waterloo, le plateau s'étendant de la chaussée de Vleurgat à « Ma Campagne »; mais aussi des bois: le Melsdael au sud du boulevard Saint-Michel, le Solbosch entre la chaussée de Wavre et l'avenue de la Couronne, le Mangellinghe à l'emplacement de l'Université et le bois de la Cambre depuis le rond-point de l'avenue Louise.

Rattrapé par la ville au XIX^{ème} siècle, le domaine a fondu pour ne laisser subsister que les principaux bâtiments à l'intérieur de la clôture centrée autour des sources du Maelbeek. L'ensemble architectural de l'abbaye, dont de nombreux éléments ont disparu ou ont subi de profondes transformations, se répartissait en deux noyaux:

La partie religieuse, ou **quartier des moniales**, était centrée sur le cloître et les bâtiments qui l'entourent, l'église, le réfectoire et la salle capitulaire. Sa construction remonte au Moyen Âge. En tous points conforme au programme et au plan d'une abbaye cistercienne, le style des constructions emprunte largement aux traditions locales. Pensée par les moines de Villers-la-Ville, l'abbaye a été construite en partenariat avec des artisans brabançons;

Le **quartier de l'abbesse**, destiné à l'accueil des hôtes et des ouvriers de l'abbaye, était composé de la cour d'honneur, du palais abbatial, du presbytère, des écuries et des autres dépendances. Il date du XVIII^{ème} siècle. La division nord-sud du site – au nord le court-til et la partie agricole, au sud les bâtiments conventuels – conditionnée par la cuvette a été exploitée dans un souci de représentation et de prestige.





Vue aérienne du site de l'abbaye de la Cambre.

■ Institut géographique national (I.G.N.)

1. Palais abbatial
2. Porche nord
3. Hémicycle - aile gauche
4. Hémicycle - aile droite
5. Brasserie
6. Communs
7. Écuries
8. Grange
9. Four

■ Fabrique d'église
Paroisse Notre-Dame de la Cambre

10. Église
11. Presbytère
12. Aile du chapitre
13. Cloître
14. Chapelle Saint-Boniface

■ Ecole nationale supérieure des arts visuels
Communauté française

15. Quartier des abbeses
16. Infirmerie
17. École abbatiale
18. Extension de l'école militaire
19. Remise de la cour sud
20. Portique de la cour de l'infirmerie

Le quartier des moniales

LA FONDATION ET LE DÉVELOPPEMENT (1197-1578)

L'oratoire de dame Gisèle

La fondation de l'abbaye de la Cambre remonte au XIII^e siècle. Gisèle, dont on sait seulement qu'elle est moniale d'origine noble, a le profond désir de fonder une abbaye pour femmes à l'orée de la forêt de Soignes. L'opposition du chapitre de sainte Gudule la pousse à se tourner vers les cisterciens de Villers-la-Ville. Forte de leur soutien et de celui de Jean II de Béthune, évêque du diocèse de Cambrai dont dépendront les moniales sur le plan spirituel, elle obtient sans difficulté l'appui du duc de Brabant, Henri I^{er}.

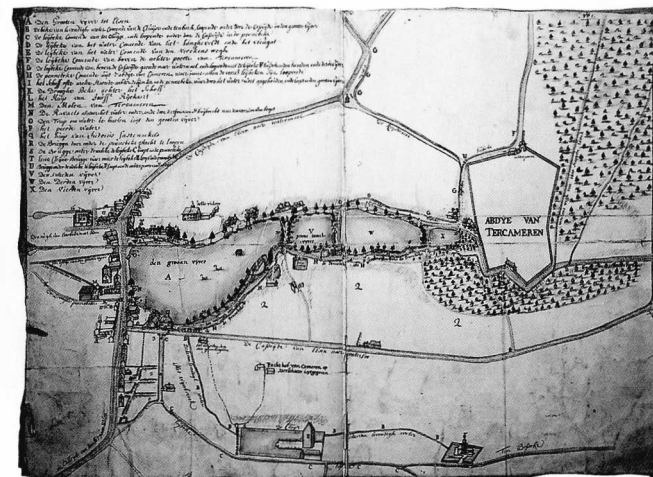
La fondation porte le nom de « Camera Beatae Mariae » ou « Chambre Notre-Dame », sans doute par référence à la chambre de Nazareth où vécut Marie, mère de Jésus. En fait, toutes les fondations cisterciennes étaient dédiées à la mère de Dieu. L'Assomption est choisie comme fête patronale et le sceau de chaque abbaye s'y réfère. Pour la Cambre, c'est une vierge tenant l'enfant Jésus, couronnée, nimbée et posant sur un croissant d'or renversé sur fond azur.

En 1197, la fondatrice installe un oratoire et des habitations pour les premières moniales sur un terrain acheté à un certain Walter Kibus. Avant de partir en croisade, en 1201, le duc de Brabant et Mathilde, son épouse, confirment dans une charte la cession d'un vaste terrain dit du « Pennebeek » ou « ruisseau aux plumes » qui deviendra, deux siècles plus tard, le Maelbeek.

LE MOUVEMENT CISTERCIEN

De 1098 à 1300, quelque 700 abbayes cisterciennes sont nées en Europe, dont une petite moitié en France. Une fondation devait comporter au moins douze moines et ne pouvait être établie qu'à la campagne, à l'exclusion des villes, villages et bourgs. La fondation de Cîteaux, première abbaye cistercienne, remonte à l'été 1115, au moment où quelques moines de l'abbaye de Molesmes, emmenés par saint Robert et Albéric, obtiennent l'autorisation de fonder un nouveau monastère. Au contraire des autres membres de la communauté, ils aspiraient à une vie plus conforme à la règle de saint Benoît.

Soucieuse de revenir à l'esprit et à la lettre de la règle de Saint Benoît - l'office divin, le travail de l'esprit et des mains dans un esprit de simplicité et de pauvreté - Cîteaux attire de nombreux jeunes et essaime rapidement : la Ferté sur Grosne (1112), Pontigny (1114), Clairvaux fondée par saint Bernard et Morimond (1115). Sous l'impulsion de Bernard de Clairvaux (1090-1153), l'expansion cistercienne est particulièrement spectaculaire. Son influence spirituelle, prônant un dépouillement et une simplicité toujours plus grande comme chemin vers Dieu, a été considérable.

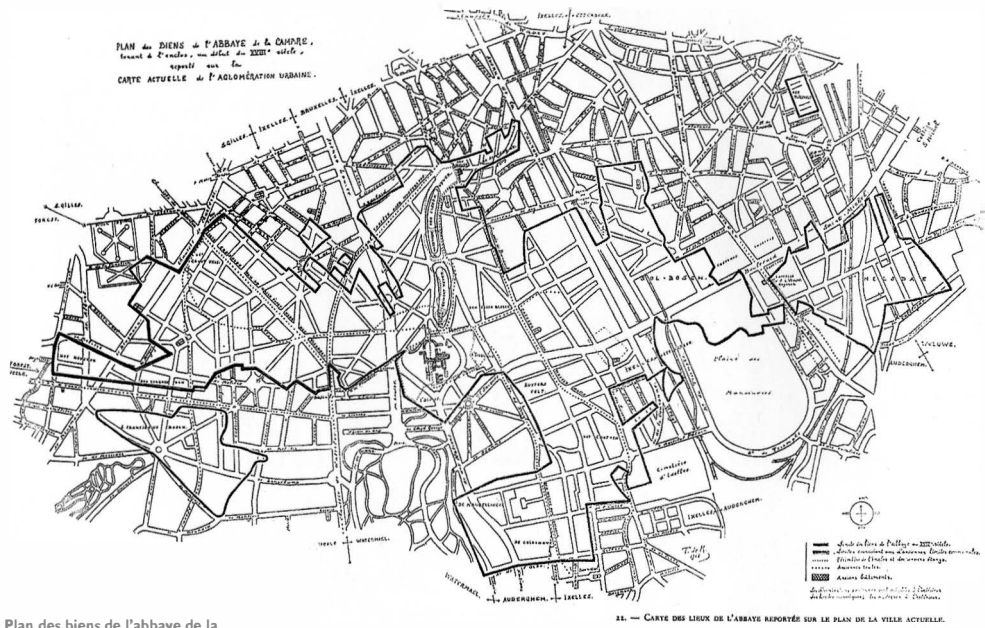


Carte figurative d'Ixelles, c. 1752.

Situé à la lisière d'une forêt, dans une cuvette à proximité d'un point d'eau, le site à l'écart des routes de passage répond parfaitement aux prescrits de la règle cistercienne. L'encaissement prononcé limitant les possibilités d'extension des bâtiments, ceux-ci connaîtront des transformations et des reconstructions au fil du temps.

La structure de l'abbaye a un caractère médiéval. Le couvent, le réfectoire, l'école et l'infirmerie étaient regroupés autour d'une cour basse et d'une pièce d'eau franchissable par une passerelle sur pilotis et étaient entourés de murs percés de portes. L'accès à la propriété s'effectuait par un chemin tortueux et pittoresque – le «voetwegh» par opposition au «steenwegh» situé de l'autre côté – qui longe la rive gauche des quatre viviers qui formeront plus tard les étangs d'Ixelles : den Paddevijver, den Ghevaertvijver, het Pinnebroeck et den Elssenvijver. Henri I^{er} de Brabant veille également à pourvoir le monastère de terres cultivables, d'un moulin récemment construit – le «Coren Molen» situé en aval du dernier étang – de rentes, d'un droit de pêche dans les étangs équivalent à un repas hebdomadaire pour la communauté et d'un droit de pacage pour son cheptel.

La ferveur des premières générations de moniales, dont le groupe ne cesse de croître jusqu'à atteindre près de cent femmes avant la fin du XIII^e siècle, est favorisée par la présence en leur sein de modèles de sainteté dont l'hagiographie édifiante contribuera à nourrir le mythe. Les deux personnages emblématiques sont Alice de Schaerbeek et saint Boniface.



Plan des biens de l'abbaye de la Cambre tenant à l'enclos au début du XVIII^e siècle.

La constitution du domaine foncier

Le domaine foncier de l'abbaye grandit grâce à la protection des ducs de Brabant et aux dons des particuliers, jusqu'à atteindre quelque 250 hectares de terres, forêts, étangs et prairies. À une époque où la terre constitue l'unique source de richesse, la disposition d'un patrimoine est une nécessité pour un monastère. Elle seule permettra de nourrir, de loger et de donner du travail aux membres de la communauté. À la fin du siècle, l'abbaye possède de nombreuses fermes et sept granges, parfois fort éloignées comme à Koningslo. De nouveaux bâtiments sont construits, dont l'église abbatiale qui date du début du XIV^e siècle. En dehors de l'enceinte, le bois de la Cambre appartient aussi à l'abbaye.

Les dons de terres ou d'immeubles émanent d'abord de la noblesse et des familles seigneuriales dont l'exemple est suivi, après 1230, par des familles bourgeoises sans descendance, des vieillards ou des infirmes. Gratuites à l'origine, les cessions de biens immobiliers souffrent de plus en plus de contreparties: rente viagère ou revenus versés une fois l'an. Elles sont motivées par le souci d'assurer le salut de son âme ou de celle de ses proches en mettant en pratique la vertu de la charité.

LES FIGURES EMBLÉMATIQUES

Rentrée au couvent à l'âge de sept ans, *Alice de Schaarbeek* contracte la lèpre et est contrainte à l'isolement jusqu'à sa mort en 1250. Consolée par le Christ qui lui apparaît dans sa cellule, elle offre ses souffrances pour sauver des âmes du purgatoire, les pécheurs et les malades, les puissants en mal de succès guerriers qui la sollicitent. On lui attribue ainsi de nombreuses guérisons.

Saint-Boniface (1181-1260), fils d'un orfèvre du Cantersteen, était évêque de Lausanne après avoir été membre du chapitre

de sainte Gudule, professeur de théologie à Paris et écolâtre à Cologne. Il a séjourné à l'abbaye les dix-huit dernières années de sa vie après avoir été déchargé de sa tâche épiscopale pendant laquelle il s'est opposé à l'empereur Frédéric II. Favorable à la réforme du clergé, il s'était attiré les pires ennemis de la hiérarchie ecclésiastique. Réputé pour avoir obtenu de nombreuses guérisons, il était invoqué par la piété populaire contre la fièvre et d'autres maladies pernicieuses. Des gouttes de sang avaient perlé d'un morceau de croix en signe d'authenticité de sa provenance divine.



Sainte-Alice de Schaarbeek par Irène Vander Linden.



La châsse de Saint-Boniface (1670).

LES MONASTÈRES DE LA FORÊT DE SOIGNES

Neuf monastères ont été créés dans la forêt de Soignes entre le XII^e et le XV^e siècle avec l'appui de la famille des ducs de Brabant, de Henri 1^{er} à Jeanne. Il n'en reste aujourd'hui que très peu de vestiges :

- * De l'abbaye de Forest, fondée en 1107 par des bénédictines le long d'un affluent de la Senne, le Geleytsbeek, il ne subsiste aujourd'hui que le portail d'entrée et quelques dépendances ;
- * Du prieuré de Val Duchesse, premier couvent dominicain dans nos régions créé en 1262 par Alix de Bourgogne, veuve d'Henri III de Brabant, il ne reste qu'un pavillon Louis XVI ;
- * Du prieuré de Groenendael, communauté d'augustins fondée en 1343 par trois hommes, dont Jan Van Ruusbroec dit l'Admirable, à l'emplacement de l'ermitage de Lambert, n'ont été conservés que des murs incorporés dans des constructions modernes ;

- * Après la destruction, au début du XIX^e siècle, de l'église abbatiale, le prieuré du Rouge-Cloître – communauté augustinienne créée en 1367 par l'ermite Gilles Olivier rejoint par le chanoine Guillaume Daniels et Walter van der Molen – n'a gardé que peu de traces de son passé. On peut encore admirer, malgré leur altération, le mur d'enceinte, le logis du prieur et la ferme ;
- * Seuls quelques viviers transformés en étang attestent encore de l'existence, au cœur de la forêt, du prieuré de Sept Fontaines qui abritait également des augustins depuis 1388 ;
- * A la lisière de la forêt, en Brabant, du côté de Braine-l'Alleud, aucune trace du prieuré de Ter Cluyzen n'est visible, tandis que celui de Bois-Seigneur-Isaac a conservé ferme, prieuré, église et préau du cloître.
- * Il ne reste, par contre, aucune trace du séjour des communautés franciscaines de l'abbaye de Boetendal, le val des pénitents (1467) à Uccle, de Tervueren et de Wezembeek.

L'ÉGLISE ABBATIALE, SEUL TÉMOIGNAGE DES ORIGINES

L'église abbatiale est le seul bâtiment d'origine de l'abbaye parvenu jusqu'à nous, non sans avoir subi diverses transformations. L'essentiel du mobilier intérieur date de la première phase de restauration, clôturée à la veille de la Seconde Guerre mondiale : les lambris gothiques entourant un chemin de croix du peintre borain d'origine italienne Anto Carte (1886-1955), les stalles néogothiques et les fonts baptismaux de l'aile sud sculptés par Veraart-Stoffeyn. Seul le Christ aux outrages du peintre Aelbrecht Bouts (ca. 1455-1549) est plus ancien.

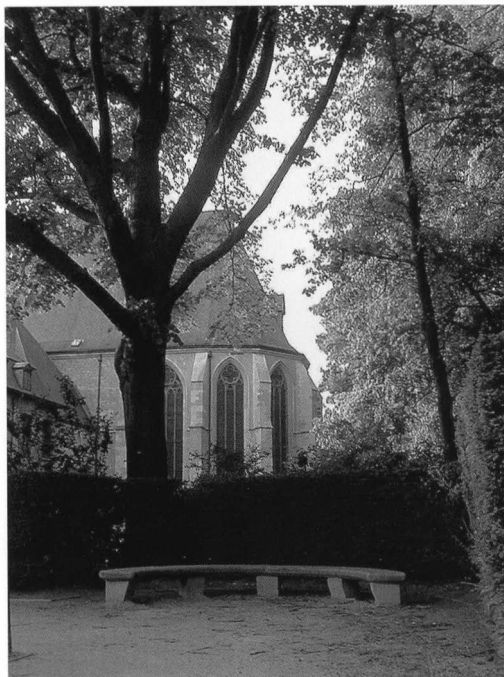
Comme le prescrivait la tradition cistercienne, la construction de l'église définitive n'était entamée qu'après celle des bâtiments conventuels disposés autour du cloître. À la Cambre, celle-ci a commencé avant 1350 par la façade principale. Il ne reste aucune trace de l'édifice primitif, plus petit, sur les fondations duquel la nouvelle église a pris place.

La sobriété cistercienne des débuts est cependant battue en brèche par l'apparition des sculptures dans la façade, des vitraux de couleur introduits suite à un cadeau de Charles Quint et des motifs historiés sur les consoles et les chapiteaux.

Construite entièrement en pierre, l'église abbatiale se compose d'une nef unique de 54 mètres de long sur 11 mètres de large, de deux chapelles voûtées de profondeur inégale formant transept, d'une abside pentagonale et d'une voûte de style Louis XIV. Adam Gheerys, architecte de la duchesse de Brabant, pourrait en être

l'auteur ; il a en effet dressé les plans de l'église de Vilvorde (1342) appartenant au domaine de la Cambre et de celle de l'abbaye du Rouge-Cloître qui lui ressemble.

De style ogival, elle appartient à la transition entre les gothiques rayonnant et flamboyant mais a subi de nombreuses altérations lors de sa reconstruction partielle au début du XVII^e siècle et, ensuite, lors des transformations liées à la modernisation de l'abbaye au siècle suivant.

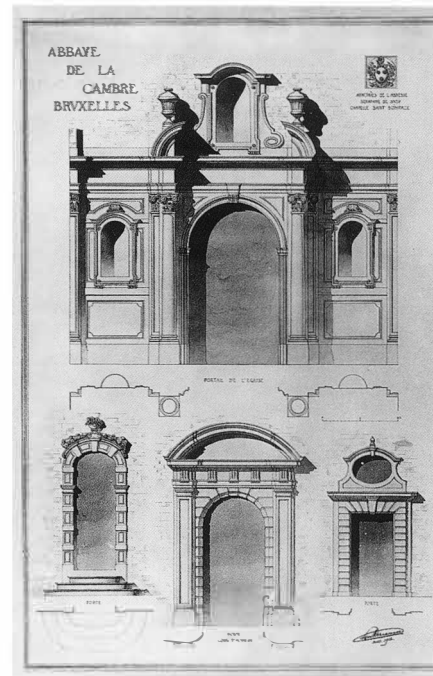


Chevet de l'église qui appartient à la transition entre le gothique rayonnant et flamboyant.

Le porche d'entrée

La façade gothique remonte au début du XV^e siècle. Dans un souci d'harmonisation avec les autres façades de la cour d'honneur, le portail gothique a été recouvert, en 1730, d'un décor d'inspiration baroque à colonnes corinthiennes supportant un entablement classique surmonté d'un fronton circulaire percé d'une niche monumentale.

Le pignon brabançon dont le tympan est percé de trois baies aveugles est d'origine. La fenêtre centrale a été agrandie vers le haut en 1609. Elle remplaçait alors une baie plus étroite ornée d'un vitrail aux armoiries de Charles Quint, détruit lors de l'incendie de 1581.



La nef unique

Comme dans la plupart des abbayes cisterciennes de femmes, l'église de la Cambre ne comporte qu'une seule nef très sobre, éclairée par de hautes fenêtres ogives.

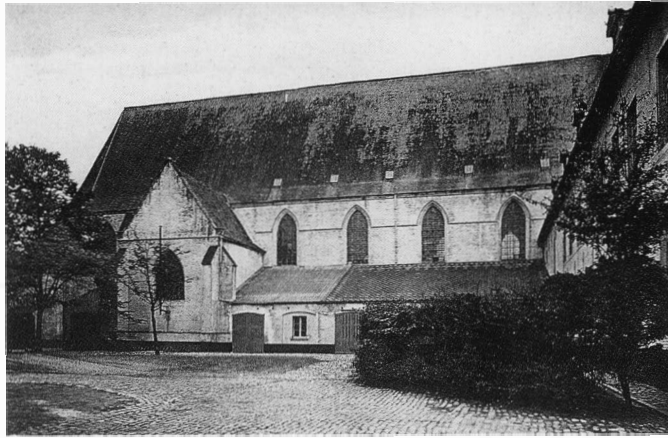
Si celle-ci n'est pas soutenue à l'extérieur par des contreforts, c'est qu'elle n'a jamais été couverte d'une voûte en pierre. Brûlée lors de l'incendie de 1581, la première voûte en bardeaux a été remplacée,



Portail baroque de l'église, détails.

La façade de l'église a été recouverte d'un portail gothique (1730).

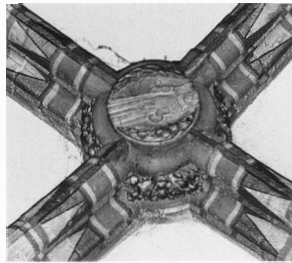
Nef principale et transept de l'église abbatiale.



suivant les goûts du XVII^e siècle, par un plafond à caissons dont subsistent les entrails et la charpente supérieure. Jugé trop lourd, il a ensuite été caché par une voûte postiche en plâtre sur lattis au moment de l'adjonction du porche de la façade. Délabrée, celle-ci a ensuite été démontée, laissant apparaître les belles poutres de soutènement.

Percée récemment de fenêtres donnant sur le cloître, la nef était autrefois constituée de murs nus de blocs de grès lédiens ferrugineux surmontés d'étroites fenêtres à arcs brisés, situées assez haut pour permettre d'y appuyer la toiture en appentis du cloître. Seule la porte des converses interrompait ce mur. Au XVIII^e siècle, le bas des murs a été recouvert de lambris en bois avec confessionnaux encastrés et, à hauteur du chœur des moniales, de fresques polychromes des douze apôtres entourés de guirlandes rouges avec des cartels suspendus.

Cléf de voûte dont le médaillon représente une abbesse appuyée sur sa crosse.



Les chapelles formant transept

Les moniales accédaient à l'église à partir du cloître par une porte située dans le croisillon sud du transept, qui comportait en outre une chapelle peu profonde à chevet plat. La **chapelle du Saint-Sacrement** occupe aujourd'hui cette aile.

Elle est la seule à avoir conservé sa voûte d'origine et des murs plus anciens que l'église elle-même, dans la mesure où ils appartiennent aussi à l'aile orientale du cloître. Les ogives de pierre sur vouîtains de brique, terminées par une abbesse appuyée sur sa crosse en

médaille, retombent sur de fortes consoles historiées. Leurs parties inférieures représentent respectivement une tête d'homme, de femme, de moine et de béguine tandis que leurs parties supérieures ont un contenu narratif: un loup dévorant un agneau, une sirène, un singe et son petit, un lion à deux corps tenant un écu. Les robustes colonnes à chapiteaux décorés de feuillages, typiques de l'art roman, ne sont que partiellement authentiques.

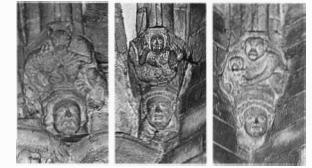
Les vitraux représentent l'Annonciation, la Nativité et la vie de saint Bernard selon la vision de Rodolphe Strebelle (1880-1959). Comme tous les autres vitraux de l'édifice, ils ont été fabriqués et assemblés par le maître verrier schaarbeekoïse Florent-Prosper Colpaert (1886-1940).

Plus profond mais dépourvu de chapelle, le croisillon nord du transept est plus tardif. Rebaptisé **chapelle Saint-Boniface**, il a en effet été entamé pendant la seconde moitié du XV^e siècle et terminé lors de la reconstruction consécutive à l'incendie de 1581, comme le montre le plan déformé en trapèze par rapport à la nef, l'utilisation d'une pierre plus argentée et plus petite en provenance des carrières de Vilvorde-Dieghem ou encore l'absence de raccord de la corniche avec celle de la nef. La voûte en brique sur croisées d'ogives n'a été reconstruite qu'à partir de 1695. Les consoles qui les soutiennent représentent des docteurs de l'église.

La porte du mur ouest de la chapelle était autrefois destinée à l'accès du clergé. Elle est précédée, depuis le XV^e siècle, par un couloir voûté donnant accès à la cour d'honneur. Le **petit cloître** devait aussi servir de chapelle aux laïcs.

La chapelle abrite la châsse de saint Boniface (1670) en bois peint imitant l'écaïlle, rehaussé d'appliques et de statuettes d'argent et de cuivre doré. Soustraite à la spoliation de 1796, elle n'a réintégré l'église qu'en 1929 après avoir servi pendant quatre-vingts ans de socle de statue à l'église Notre-Dame de la Chapelle. Aussi, le couvercle a-t-il perdu la statuette symbolique de la Charité faisant écho à l'Espérance et à la Foi qui habillent les angles.

Les vitraux évoquent des scènes des vies de sainte Alice par Charles Crespin et de saint Boniface d'après des dessins de Léon Navez (1900-1967).



Consoles historiées de la chapelle du Saint-Sacrement: un loup dévorant un agneau.

Le « petit cloître » sert aujourd'hui de chapelle de semaine.



Le chœur

La construction du chœur est antérieure à 1350, comme en témoignent les chapiteaux à feuillages des colonnes et les consoles sculptées, typiques du roman tardif.

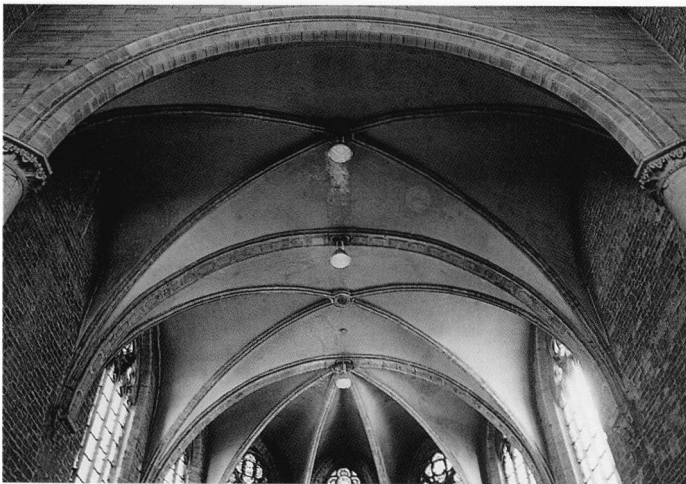
Les premières voûtes étaient plus élancées. Caractéristique d'un provincialisme brabançon, la clé de voûte était située à l'intérieur du chevet. Un large autel de pierre était éclairé par la lumière tamisée qui filtrait des longues fenêtres dotées de vitraux en grisé et rythmées par de puissants contreforts. L'autel était flanqué d'un tabernacle en forme de tour et d'un baldaquin de pierre abritant le banc des officiants dont on voit encore la trace dans le mur de droite. À l'avant-plan, la lumière découpait les formes du gisant de pierre fermant la tombe de saint Boniface. Une grille décorative séparait le chœur des stalles des moniales situées dans la première partie de la nef.

Ecroulées lors de l'incendie de 1581, les voûtes ont d'abord été remplacées par un plafond plat rythmé par de grosses poutres transversales encore visibles. De nouvelles voûtes à nervures gothiques ont été reconstruites à partir de 1657, d'après les plans de l'architecte jésuite Hésius. Elles sont truffées de détails baroques comme la répartition des nervures, la clé de voûte en oculus, les caissons décorant le plein cintre des doubleaux. À leur achèvement, les archiducs Albert et Isabelle ont offert à l'abbaye un autel d'albâtre à retable, de style Renaissance, sculpté par Jean Mone. Tout comme la superbe

grille en fer forgé isolant le chœur des moniales, dessinée vers 1770 par Égide Joseph Delmotte, il se trouve actuellement dans la chapelle Maes de la cathédrale Sainte-Gudule.

Autrefois en grisé, les vitraux du chœur représentent la Trinité et saint Boniface. Ils ont été assemblés en 1938 par le maître verrier Colpaert d'après les cartons d'Anto Carte et de Léon Navez.

Voûtes à nervures gothiques du chœur.



LA PREMIÈRE RECONSTRUCTION

APRÈS LES GUERRES DE RELIGION (1578-1695)

L'abbaye de la Cambre ruinée

La fin du XVI^e siècle inaugure pour nos contrées une période d'instabilité, de guerres et de famines qui provoqueront aussi la ruine de la Cambre.

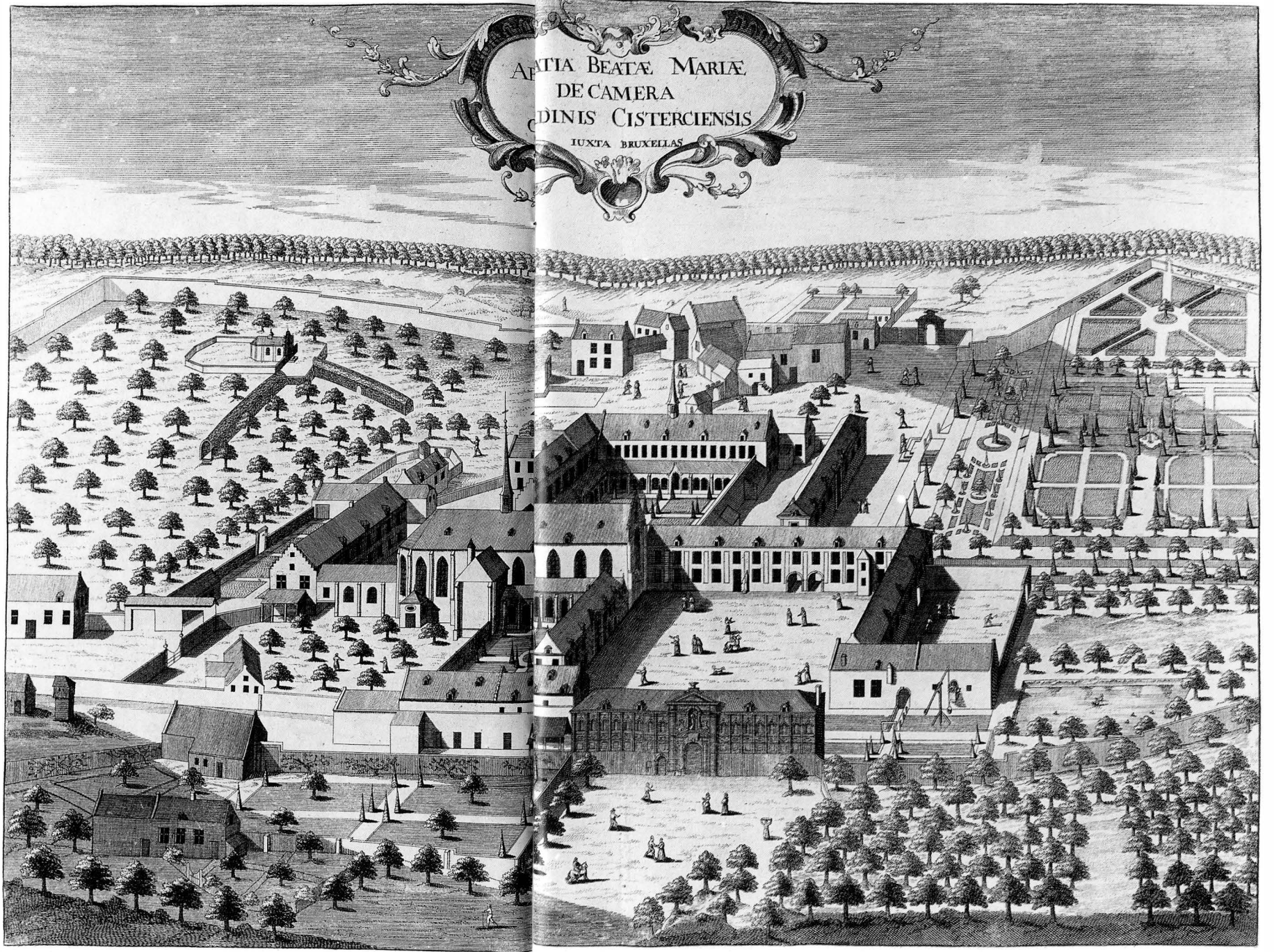
Le va-et-vient des troupes étrangères sur notre sol entraîne pillages et destructions qui affectent durement les revenus et le patrimoine de la communauté monastique, régulièrement forcée de trouver refuge dans sa maison bruxelloise.

Prise entre les feux des protagonistes, l'abbaye est d'abord saccagée par les calvinistes en 1578 puis incendiée le 16 septembre 1581 par les troupes du gouverneur espagnol Alexandre Farnèse, pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains des réformés qui pourraient s'y retrancher. Retirées dans leur refuge de Bruxelles, les moniales ne réintègreront leur monastère qu'en 1585.

Il faudra tout le soutien moral et financier de Philippe II d'Espagne et, ensuite, des archiducs Albert et Isabelle pour reconstruire patiemment ce qui avait été détruit. L'abbesse Barbe Tasse (1567-1593) s'y emploie avec une ténacité autoritaire qui lui vaudra sa mise à pied anticipée en 1593 pour raisons disciplinaires. Catherine d'Itrre (1594-1599) obtient, dès 1594, une somme de 3.000 livres du roi d'Espagne, dont les finances ne sont pourtant pas brillantes, pour la reconstruction de l'église abbatiale. Elle est suivie par Jeanne de Penin (1599-1614) qui obtient des fonds d'Albert et Isabelle pour le réaménagement des dortoirs et la construction des nouvelles orgues de l'église. Elle n'hésitera pas à vendre des terrains pour se procurer davantage de liquidités.

Cela n'empêchera pas l'abbaye d'être ruinée et dévastée à quatre reprises encore et ce, malgré les garanties de sauvegarde délivrées par chaque camp: en 1600 suite à une mutinerie d'une armée sans solde; en 1632 à l'occasion de l'invasion du Brabant par le gouverneur Frédéric-Henri de Nassau et, ensuite, par le prince Eugène de Mansfeld; en 1635 lorsque les armées française et hollandaise refluent sur Bruxelles après l'échec du siège de Louvain; en 1695 lors du bombardement de Bruxelles par les troupes de Louis XIV. Le traité d'Utrecht qui met fin aux hostilités signifie toutefois le retour à la prospérité.

ABBATIA BEATÆ MARIÆ
DE CAMERA
ORDINIS CISTERCIENSIS
IUXTA BRUXELLAS



Sanderus, Abbatia Beatae Mariae
de Camera Ordinis Cisterciensis.

Les baies de fenêtre ont un arc surbaissé.



Nouveau cloître entre gothique et baroque

Sous l'abbesse Jeanne de Penin, le cloître actuel de l'abbaye de la Cambre – exceptionnellement grand (40 x 37 mètres) – n'est pas encore de style baroque tout en n'étant plus vraiment de style gothique. Les galeries sont voûtées en anse de panier à moulures de stuc. Abandonnant l'arc brisé, les baies de fenêtres ont un arc surbaissé. Sacrifice au confort moderne, un châssis à croisées de fer muni de vitres vient isoler le cloître du préau qui n'est plus accessible que par une baie plus grande située au centre de chaque bras. Le jardin est formé de quatre pelouses bordées de buis et, aux angles, d'ifs taillés. A leur intersection, une vasque de granit sur un pied sculpté.

Plaque tournante du monastère, le cloître est une galerie couverte de forme carrée accolée aux quatre côtés du quadrilatère formé par les bâtiments conventuels. Trois côtés du cloître sont conçus pour répondre aux besoins corporels, intellectuels et spirituels de la communauté : à l'est, le bâtiment des moniales comportant, au rez-de-chaussée, la sacristie, l'armarium (petite bibliothèque), la salle du chapitre, l'escalier du dortoir, la salle de lecture et, à l'étage, le dortoir commun avec, dans le fond, les cellules de l'abbesse et de la sacristine qui dispose d'une fenêtre de surveillance vers l'église ; au sud la cuisine, le lavabo et le réfectoire ; au nord, l'église et à l'ouest le bâtiment des convers.



Les galeries sont voûtées en anse de panier à moulures de stuc.



Le bâtiment des moniales comportait principalement la salle du chapitre et le dortoir.

C'est dans le cloître que les moniales se réunissent pendant les temps prévus pour la lecture psalmodiée à mi-voix (lectio divina) et la prière personnelle. Elles lisent les livres empruntés à l'armarium sur des bancs de pierre disposés sur le pourtour du cloître qui est aussi un lieu de déambulation, de ressourcement intérieur.

Dans le bras situé à l'est, la **porte des moniales** surmontée d'un arc en plein cintre donne accès au chœur de l'église par le croisillon sud du transept. Dans les monastères de femmes, il n'y avait pas d'accès direct du dortoir à l'église. Dans le mur situé à gauche de la porte, la niche abritait une lampe à huile qui brûlait pendant les offices célébrés avant l'aurore.

La **corniche en pierre de type roman** située sur le mur de l'église est un vestige du cloître primitif du XIII^e siècle. Le mur a été exhaussé lors de la reconstruction.

Du **réfectoire** situé dans le bras sud du cloître, il ne reste qu'un sous-bassement avec, à côté de la porte, l'encoche du lavabo ou fontaine monastique qui remonte à la deuxième moitié du XIII^e siècle. Le passage au lavabo s'effectuait deux fois par jour : avant l'office de tierce et avant le repas, après sexte. Les moniales s'y lavaient les mains et la figure et se peignaient avant l'office. À la Cambre, c'était une fontaine murale sous forme de banquette sur laquelle étaient posés deux longs bacs munis de robinets. Dans d'autres monastères, elle prenait la forme d'un édicule polygonal en saillie sur le préau.

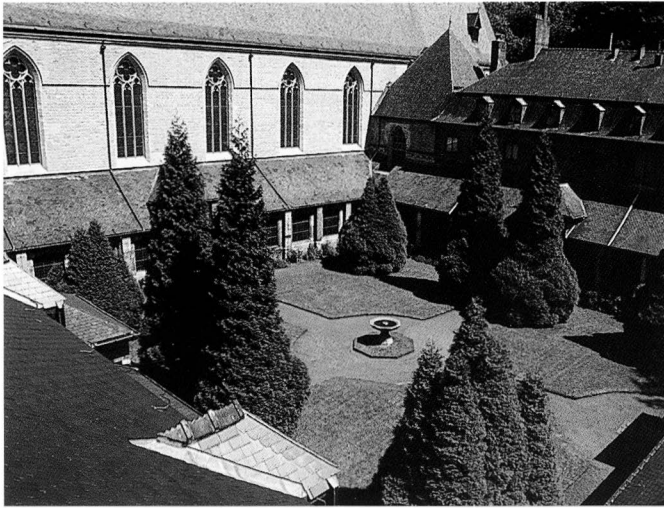


La porte des moniales avec la niche qui abritait une lampe à huile pendant les offices de nuit.

La corniche en pierre de type roman, vestige du cloître primitif du XIII^e siècle.



Le quartier de l'abbesse



Le cloître a été entièrement rebâti pendant la campagne de restauration de 1932 à 1934.

Attenante au transept sud de l'église, l'aile du chapitre présente une longue façade rythmée par quatorze travées sur deux niveaux surmontées, depuis l'occupation militaire du site, d'une toiture mansardée avec lucarnes sous fronton triangulaire. C'est à cette époque que les ailes attenantes du réfectoire et du lavoir ont été démolies. L'aile du chapitre avait en outre été dédoublée au XV^e siècle.

Dans son état actuel, le cloître a été entièrement rebâti pendant la campagne de restauration de 1932 à 1934. C'est alors qu'il a été orné de vitraux évoquant les abbesses et moniales de grandes familles et, sur les murs, de fresques modernes d'Irène Vander Linden et Rodolphe Strebelle évoquant les vies de sainte Alice de Schaerbeek et saint François d'Assise. Dans l'allée du cloître, on peut découvrir également un masque de Charles Delporte (1928), trace d'une œuvre marquée par le fantastique, et la tombe de Maxime Carton de Wiart, premier curé de la paroisse Saint-Philippe de Néry, devenue depuis Notre-Dame de la Cambre.

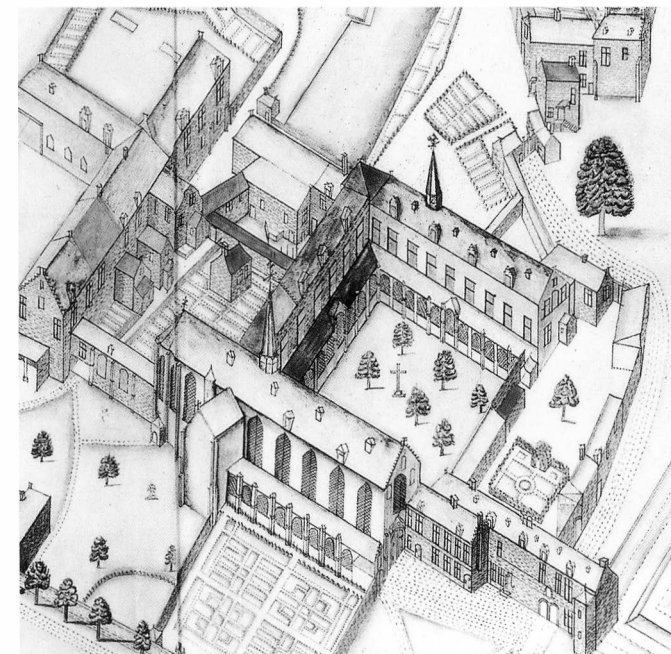


Le mur de l'aile du réfectoire démolie par les militaires.

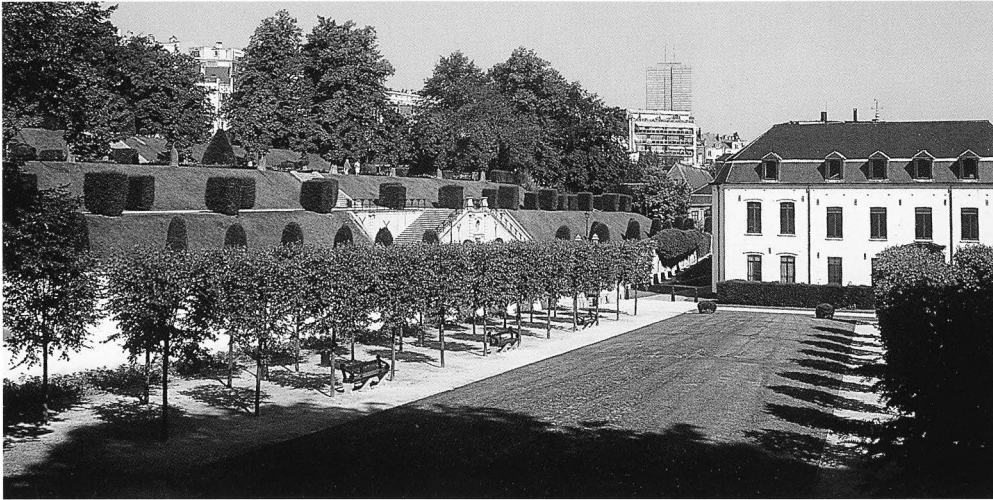
Le quartier civil de l'abbaye s'est développé au nord et à l'ouest des bâtiments conventuels: granges et fermes, brasserie, école, infirmerie, hôtellerie. A côté du porche de l'église, le logis abbatial formait un trait d'union entre les deux mondes.

LA MODERNISATION À LA FRANÇAISE (1712-1794)

Le quartier de l'abbesse connaît une profonde mutation à la fin de l'Ancien Régime. Sous l'égide de deux abbesses, issues de la noblesse, l'abbaye s'est engagée dans de vastes campagnes de reconstruction et de modernisation dont le style adopté – Louis XIV et Louis XV – la transforme en un bel ensemble symétrique et harmonieux qui est parvenu jusqu'à nous. Ce mouvement de modernisation à la française touche la plupart des abbayes des Pays-Bas autrichiens. Villers-la-Ville et Orval donneront le ton.



Guillaume Couvreur, atlas terrier, 1716-1720.



Les jardins en terrasses depuis la promenade des abbesses.

Il s'agissait d'affirmer l'importance et le rang de l'abbaye en la transformant en un château seigneurial avec les signes de prestige appropriés aux conventions sociales de l'époque: un porche extérieur à façade monumentale, une cour d'entrée aux larges dégagements facilitant la circulation des voitures, de larges façades classiques précédées de perrons, un logis spacieux pour des hôtes qui devaient se sentir accueillis chez des amis du même rang, de nombreux communs comportant écuries, remises, logis du personnel et, pour couronner le tout, des jardins de style.

L'ère des grands travaux est inaugurée par l'abbesse Marie-Ernestine de Gand-Vilain (1712-1718) qui agence les jardins en terrasses. Louise Delliano y Velasco (1718-1735), dont les armoiries sont bien visibles sur les portails, entreprend la construction des deux grandes ailes latérales autour de la cour d'honneur; le presbytère à gauche et les communs à droite, du portail de l'église et de l'escalier monumental menant aux jardins. Le bâtiment de la promenade des abbesses, rythmé par des arcades en pierre, a été érigé sous l'abbesse Anthony (1735-1756), surnommée la « parcimonieuse » en raison du manque d'entrain à poursuivre l'œuvre de reconstruction. La quarante-et-unième et dernière abbesse, Séraphine Snoy (1757-1794), achève le programme par le palais abbatial, l'hémicycle d'entrée, la finition de la cour d'honneur et l'agrandissement de l'infirmerie. Elle met aussi au goût du jour les bâtiments construits au début du siècle.

Séraphine Snoy, dernière abbesse, 1757-1794, tableau de Fr. Jacquin.



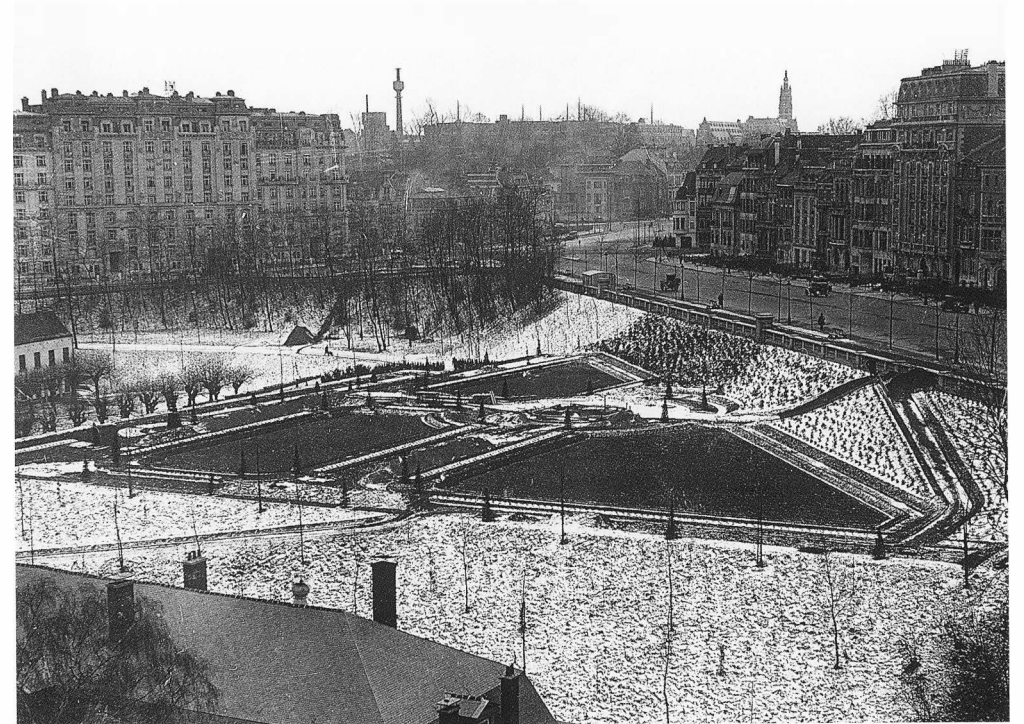
LES JARDINS DE L'ABBAYE

L'aménagement des jardins de l'abbaye de la Cambre, dont la superficie actuelle ne dépasse plus cinq hectares, remonte au début du XVIII^e siècle. Il inaugure la première campagne de reconstruction de l'abbaye qui va s'étaler sur un demi-siècle.

Les jardins se composent de deux parties: un parc classique en cuvette entrecoupé, à l'ouest, par un jardin monumental en terrasses.

Ce dernier est composé de cinq terrasses successives sur le versant de la vallée du Maelbeek, auxquelles on accède à partir de la cour sud, par un imposant escalier de style Louis XIV. La dernière a été absorbée par le percement des avenues Émile De Mot et Émile Duray, en prévision de l'Exposition universelle de 1910. Une rambarde de pierre et un escalier, construits dans le style des jardins, a alors clôturé le site du côté des nouvelles avenues. Au moment de leur création, les jardins s'étendaient jusqu'à l'entrée du bois de la Cambre auquel on accédait par de grandes allées en palier ornées de massifs de fleurs et de haies.

Jardins en hiver.





La première terrasse est conçue comme un déambulatoire.

Des terrasses disproportionnées

Si le choix d'un jardin en terrasses permet d'offrir au promeneur une vue d'ensemble sur un site, l'effet n'est pas atteint à la Cambre pour une raison toute simple: la pente du talus augmentant dans la descente, les gradins sont de plus en plus étroits et se cachent l'un l'autre. La première terrasse est conçue comme un déambulatoire permettant de faire le tour complet du site et d'accéder à ses principaux bâtiments. C'est une allée de promenade bordée d'ifs taillés à la crête du mur de soutènement de la cour.

La seconde terrasse se présente comme une promenade déterminée par le tracé et la forme des volumes implantés, des ifs et des buis taillés en cône dans un parterre à la française.

Les deux terrasses suivantes sont plus travaillées. On y accède chaque fois par un escalier droit. La troisième accueille un jardin ornemental fait de plates-bandes fleuries de rosiers blancs ceinturées par des haies de buis taillés. Elle est terminée aux extrémités par une balustrade et des bancs sculptés dans la pierre bleue.

La quatrième, enfin, abrite un jardin Renaissance aux formes plus souples, parsemé d'éléments minéraux. Une pièce d'eau en forme de trèfle à quatre feuilles sert de centre à la composition tandis que des boulingrins gazonnés et ponctués d'ifs dessinent les ailes latérales. En toile de fond, des massifs de rhododendrons couvrent le talus, orné d'une balustrade en pierre sculptée de style Louis XIV, construite au moment du percement des avenues De Mot et Duray.



Trèfle à quatre feuilles ceinturé de boulingrins.

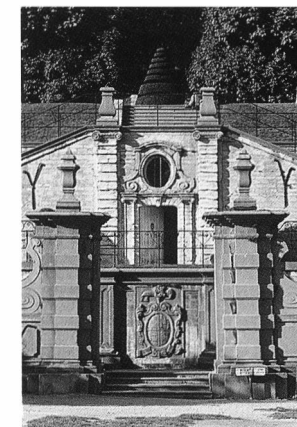


Portail de l'escalier monumental avant sa restauration en 1932.

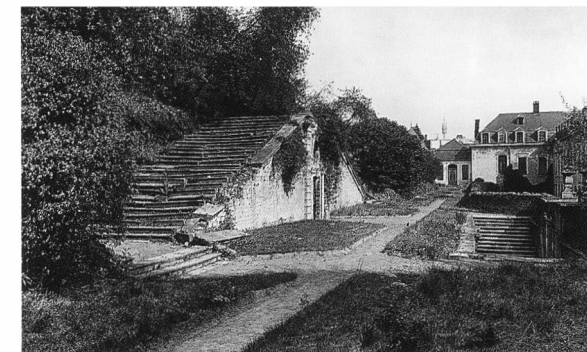
L'escalier monumental

L'ampleur et le dédoublement des larges volées de l'escalier monumental qui donne accès aux terrasses trahissent le souci de prestige de ses concepteurs, un peu anachronique dans le cadre d'une abbaye. L'escalier n'a en effet d'autre utilité que de racheter la pente du talus, encore accentuée par l'aménagement récent de la cour sud, ce qui aurait pu incontestablement se faire à moindres frais. Au-delà de la polémique, dont on retrouve des traces dans les écrits de l'époque, le résultat est convainquant d'ingéniosité, de symétrie et de monumentalité.

Les premières marches se présentent de face et sont encadrées de deux pilastres à bossage surmontés de vases de pierre. Elles font face à un haut mur qui sert de soubassement à la première terrasse des jardins. Deux volées partent ensuite à angle droit en sens opposé pour rejoindre le palier. Eloignées l'une de l'autre, les deux volées vont se rejoindre dans le mouvement symétrique inverse qui conduit au deuxième étage. Le talus étant ensuite plus petit, deux escaliers de face permettent de le franchir vers le troisième.



L'escalier entouré par deux pilastres à bossages surmontés de vases de pierre.



L'escalier en ruines.

Un talus boisé au bord d'une mare aux canards

La partie nord des jardins, située sur le territoire de la commune d'Ixelles, est davantage traitée comme un parc classique: des arbres sur les versants et un bassin rectangulaire bordé de bosquets et de haies à proximité des bâtiments. Le bassin, surnommé la mare aux canards, est alimenté par la source du Maelbeek. A la fois vivier et ouvrage de régulation, il alimentait, en aval, les lavoirs, potagers et bestiaux avant de ressortir de l'enceinte, le long des étangs. Il était précédé autrefois d'un premier vivier plus sinueux.

A l'entrée, le square qui précède la cour d'honneur était situé jusqu'au début du siècle dernier à l'intérieur du mur de clôture. C'est là que se trouvait le manège de l'École militaire, installé à l'emplacement de l'ancien courtil de l'abbaye. Après le démantèlement de cette partie du mur nécessitée par l'aménagement de l'avenue Émile Duray, l'inspecteur des plantations de la ville de Bruxelles, Jules Buysens (1927) a dessiné l'espace public autour de deux routes pénétrantes. Ce square a été entièrement redessiné au profit des espaces plantés dans le cadre du réaménagement, par phases, des jardins de l'abbaye.

La mare aux canards ou les sources du Maelbeek.

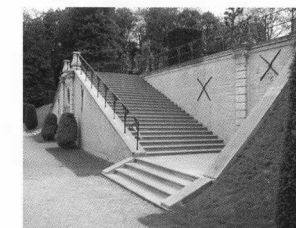


Jules Buysens a ouvert la perspective sur les terrasses (1930-1932).

Les campagnes de restauration

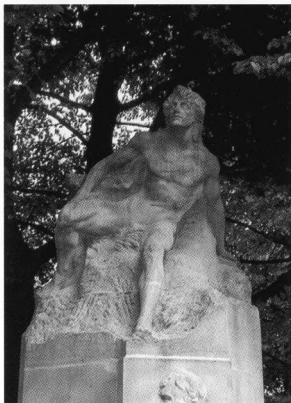
Les jardins de l'abbaye de la Cambre, dans un état de délabrement avancé au début du siècle dernier, ont été restaurés une première fois en 1932 à l'instigation de Jules Buysens et une seconde fois en 2000 par le bureau de l'architecte paysagiste Jean-Noël Capart.

La tâche principale de Jules Buysens, assisté de l'archiviste de la Ville, François Malfait, était de redonner à un terrain d'exercice de l'armée la vocation de jardin qu'il avait perdue. Ses plans, datés du 4 mai 1927, avaient pour but principal de refaire les jardins raccourcis par la percée de l'avenue De Mot. Ils ont été exécutés entre 1930 et 1932. Il n'a pas seulement restauré les jardins en terrasses en s'inspirant des options historicisantes de Louis Van der Swaelmen qui s'était lui-même basé sur les gravures panoramiques d'Antoine Sanderus de 1726 et le descriptif de Sander Piron dans son histoire de la forêt de Soignes. Il a aussi ouvert la perspective depuis le talus de l'avenue Émile Duray vers les jardins en terrasses et créé la promenade circulaire qui les relie au reste du jardin par des pentes douces. La plantation des talus a aussi renforcé l'ambiance intime du creuset des jardins.



Escalier monumental rénové.

LES SCULPTURES ET MONUMENTS



Camille Lemonnier par P. Braecke.

* *Lieutenant Général Dossin de Saint-Georges (1928)*, sculpture située devant le porche de l'abbaye, par Eugène De Br'emaekers (1867-1973) pour le buste, Jules Berckmans et Lucien Hoffman pour les bas-reliefs représentant la retraite d'Anvers et la bataille de Saint-Georges, près de Nieupoort, épisodes de la Première Guerre mondiale pendant laquelle ce militaire s'illustra.

* *Henri Dunant (1828-1910)*, par Nurset Suman (1907), buste inauguré en 1978, fondateur de la Croix-Rouge en Suisse en 1863 suite à une prise de conscience née des massacres perpétrés lors de la bataille de Solferino.

* *Camille Lemonnier*, par Pierre Braecke (1858-1938) monument commémoratif daté de 1922, évoquant notamment un roman contesté de l'écrivain, *Un Mâle*.

* *Médailles dédiés à deux peintres et un poète ixellois aux abords de la source du Maelbeek : Louis Clesse (1889-1961) et Henri Logelain (1889-1968) par René Cliquet (1899-1977)*; sur le talus de l'avenue Émile Duray, le médaillon de Valère-Gille (1867-1950), poète parnassien, conservateur de la Bibliothèque royale Albert 1^{er} et directeur de « La Jeune Belgique », est dû à Victor Demanet (1895-1964).

* *Le dompteur de chevaux par Thomas Vinçotte (1850-1925)*; dans l'axe de l'avenue F. Roosevelt, à l'angle des avenues Émile Duray et Émile De Mot, cette sculpture témoigne de la maîtrise du mouvement dont fait preuve le sculpteur, auteur, avec Jules Lagae, du quadrige des arcades du Cinquantenaire et, dans le parc, du monument des pionniers belges au Congo.

Le dompteur de chevaux par T. Vinçotte.



LA CHAPELLE SAINT-BONIFACE



La promenade des abbesses sert d'écrin à la chapelle Saint-Boniface déplacée.

La petite chapelle Saint-Boniface est située aujourd'hui au bout de la promenade des abbesses. Le logis occupé par le saint homme pendant dix-huit années dans la clôture de l'abbaye a été transformé en chapelle à l'initiative de l'abbesse Jeanne de Penin. Elle a été plusieurs fois déplacée : de la ferme de Ledeborg à la butte du cimetière, puis sur la hauteur derrière le chœur de l'église où elle a été transformée en style Louis XVI sous l'égide de l'abbesse Séraphine Snoy. Lieu de pèlerinage, une messe solennelle y était célébrée le jour de la fête de saint Boniface. La châsse contenant ses restes y était portée en procession.

En ruine, la chapelle avait été sauvée par le ministre Auguste Liebaerts qui l'avait reconstruite à son domicile, le château de Ter Linden à Ternat en 1917. Il l'a restituée au moment de la réfection des jardins.

De facture classique, la chapelle est de plan rectangulaire à chevet polygonal sous une toiture à cinq versants. Sa façade de pierre est encadrée de deux pilastres d'angle à bossages supportant un entablement et un fronton mouluré. La porte est elle-même agrémentée d'un encadrement de pierre.

La chapelle Saint-Boniface après sa restauration.





L'aile arrière du palais abbatial a fait l'objet d'un remembrement en 1726.

LA PROMENADE DES ABBESSES

La promenade des abbesses, sans doute dénommée ainsi à cause de sa double allée de tilleuls, constitue en fait la cour sud de l'abbaye, située dans sa partie séculière, au pied des jardins. Elle comprend l'aile arrière du palais abbatial, un bâtiment de communs, une école et une infirmerie. Ces bâtiments abritent aujourd'hui les locaux de l'École nationale supérieure des Arts visuels de la Communauté française.

La promenade était auparavant une cour fermée dotée d'une entrée secondaire, fréquentée principalement par le charroi. Au début du XX^e siècle, la porte d'accès sud de l'abbaye, flanquée d'une conciergerie, a été démolie pour le remblai de l'avenue Émile De Mot. À proximité subsiste le dernier vestige de l'enceinte dont les matériaux – pierre, briques cuites au bois ou au charbon – témoignent des différentes périodes d'édification.

L'arrière du palais abbatial (1726)

L'aile arrière du palais abbatial, située perpendiculairement au bâtiment principal, a fait l'objet d'un remembrement vers 1726, sous l'abbatiat de Louise Delliano y Velasco. Des annexes irrégulières et sans alignement ont été rassemblées en une aile unique, mise plus tard en concordance avec le style du nouveau palais abbatial, comme l'illustrent les linteaux en segment de cercle, la corniche et la toiture mansardée.



L'arrière du palais abbatial pendant l'occupation militaire.

Les façades latérales de l'édifice ont été retravaillées en 1922, suite à la démolition d'une partie des communs pour dégager la perspective depuis le talus de l'avenue Duray. Auparavant, le mur de la façade donnant sur le vivier était percé d'un porche conduisant à la cour intérieure. Il a été englobé dans la nouvelle façade latérale. Une campagne de rénovation du début des années 1990 a consisté à renforcer les façades, remplacer les châssis et simplifier les lucarnes.

La façade latérale du bâtiment arrière du palais abbatial a été retravaillée en 1922.





Les arcades ont été murées et un étage mansardé a remplacé la toiture basse.

Le bâtiment des communs (1740)

Les fenêtres à croisillons et le linteau de la porte cochère dont la clé est frappée du blason de Benoîte Anthony indiquent que le bâtiment des communs date en grande partie de 1740 – à l'exception de son extrémité, plus tardive.

Malheureusement, ses arcades ont été murées et un étage supplémentaire a remplacé la toiture basse sur corniche saillante en bois qui faisait tout le charme et l'équilibre de l'édifice. Face à l'escalier des jardins, la niche et le fronton du portail monumental à encadrement en pierre de taille ont été enlevés. Cette porte cochère entourée de deux poternes identiques était, jusqu'en 1922, la seule communication entre les jardins en terrasses et le quartier des moniales. À l'origine, en effet, le bâtiment des communs était adossé au mur de clôture de la cour du logis abbatial. Il

formait, avec le mur de soutènement des jardins en terrasses et la conciergerie de la porte sud, le front bâti d'une cour aujourd'hui disparue. La façade latérale des communs porte les stigmates de la démolition de quatre travées de la remise justifiée par la création de la perspective est-ouest. Un ressaut formant appentis assure le raccord de l'édifice à l'extrémité droite de la façade.



Porte cochère entourée de deux poternes.

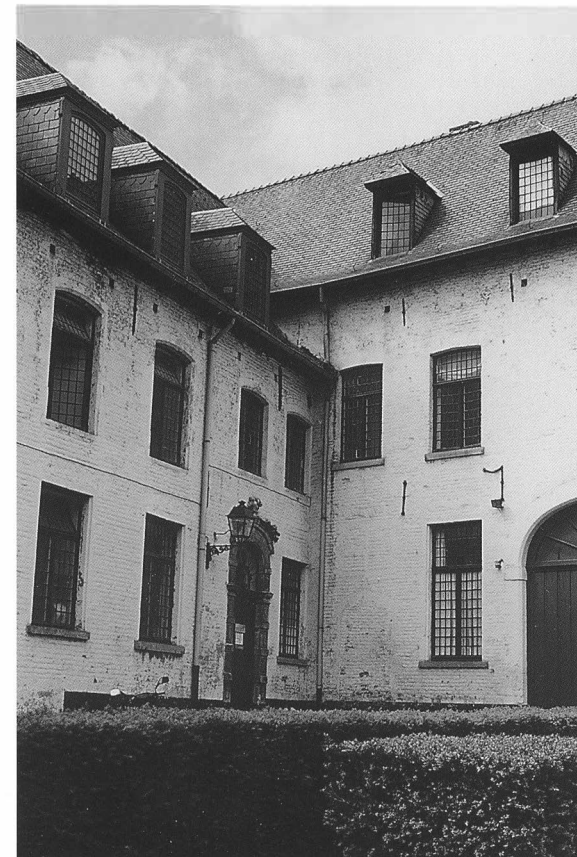
L'infirmerie et l'école abbatiale (1740)

Les bâtiments de l'infirmerie et de l'école ont été agrandis et transformés vers 1740, sous l'égide de Benoîte Anthony. Une arcade du portique de la cour intérieure a été amputée à cette occasion. Avant de devenir un cul-de-sac, la cour basse servait d'entrée secondaire de l'abbaye. Au-delà de la conciergerie, on accédait à la cour par une passerelle en forme de pont-levis enjambant le vivier:

La cour intérieure de l'infirmerie, à l'état d'abandon, est bâtie sur trois côtés et terminée par un mur de clôture donnant sur le vivier de la mare aux canards. Elle existait en fait depuis le XV^e siècle et donnait accès à l'arrière de l'infirmerie et à l'école abbatiale par une arcade en plein cintre aujourd'hui murée.

Devenue élément de décor dans la perspective vers les jardins en terrasses, l'aile nord de l'infirmerie est composée de deux registres de travées différentes, atténués par la brisure du plan de façade. Les quatre travées droites, percées de baies rectangulaires, appartiennent au XVII^e siècle, comme l'atteste la porte baroque cintrée en anse de panier à encadrement de pierre bleue. Les neuf travées à fenêtres aux linteaux bombés qui se prolongent jusqu'à l'aile des communs sont contemporaines de l'abbesse Séraphine Snoy.

L'aile nord est composée de deux registres de travées différentes.





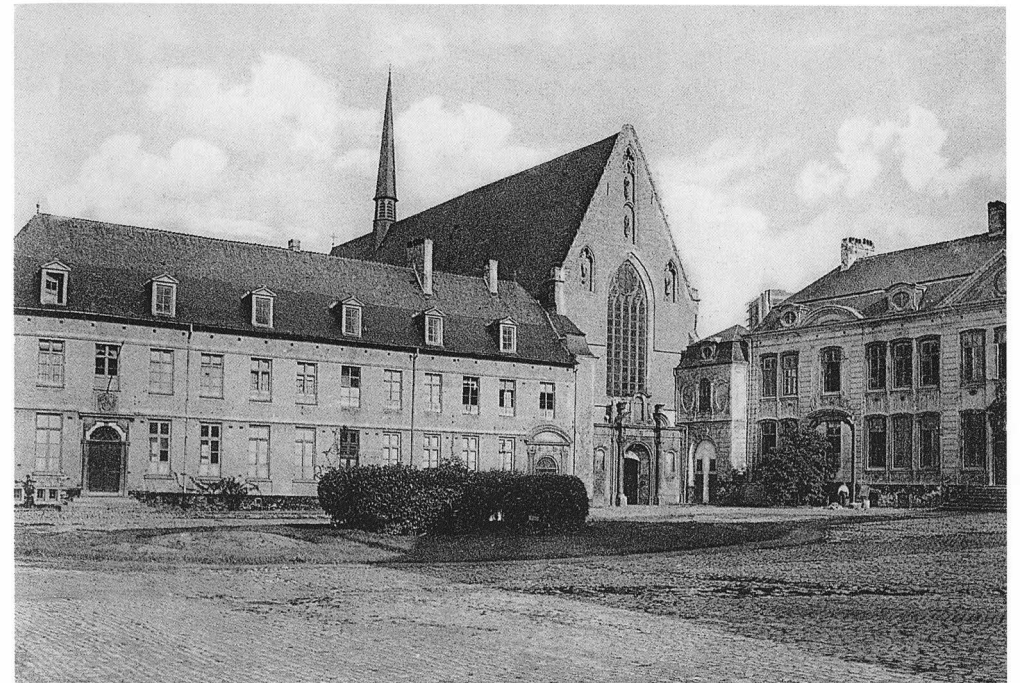
Vue d'ensemble de la cour d'honneur à l'époque militaire.

LA COUR D'HONNEUR

Les bâtiments civils de l'abbaye ont été remaniés au début du XVIII^e siècle autour d'une cour d'honneur en hémicycle dont le logis abbatial est devenu le point d'orgue. Ce parti architectural pour l'entrée avait déjà été adopté aux palais de Charles de Lorraine à Bruxelles et à Tervueren, de même qu'à l'abbaye de Forest ou dans les abbayes du nord de la France, comme Cercamp et Valloires.

L'hémicycle de la cour d'honneur est pensé et dessiné sous l'abbesse Louise Delliano y Velasco (1718-1735), laquelle est aussi à l'origine des édifices qui le ferment sur ses flancs est et ouest. En dessinant la cour, elle doit sacrifier la grange gothique de la ferme de Ledeborg qui empiète dangereusement sur son espace. Celle-ci est isolée, resserrée et clôturée à l'angle nord-est des remparts. Exploitée à l'origine par des moines cisterciens, elle est désormais louée à des laïcs qui y accèdent par une porte unique donnant sur l'extérieur.

Les constructions de cette première période adoptent un style modeste et rural, en opposition totale avec le luxe affiché par le palais abbatial construit pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle.



A gauche de l'église, le presbytère est le premier bâtiment construit dans la cour d'honneur.

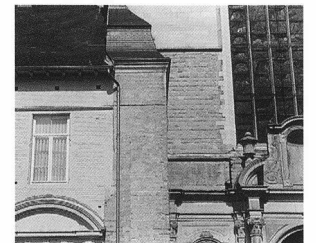
Le presbytère (1721)

Situé à gauche de l'église, le presbytère servait principalement au chapelain et aux confesseurs avant son agrandissement en 1721. L'objectif était de l'intégrer dans la cour d'honneur pour servir de logis aux hôtes de marque du monastère.

Le style architectural de l'édifice indique bien son antériorité: l'horizontalité des lignes accentuées par des cordons de pierre en saillie, les fenêtres, les pilastres et le fronton circulaire du portail sur le petit cloître, la toiture à lucarnes non mansardée. Le souci, partiellement rencontré, de mettre ensuite le style de l'édifice en concordance avec le palais abbatial est visible: la porte principale a été déplacée pour faire face à celle du bâtiment des communs situé de l'autre côté de la cour, l'extrémité droite de la toiture a été rehaussée et mansardée, les croisillons des baies ont été supprimés.

L'arrière du bâtiment, protégé par un petit jardin clôturé par un mur, donne sur la cour est. Une baie a été adaptée en porte-fenêtre avec un perron. À l'extrémité gauche, on observe la façade élégante et légère du petit cloître gothique adossé à la nef de l'église.

Tentative d'harmonisation de la façade du presbytère avec le reste de la place.



Les communs (1728)

Le bâtiment des communs, qui englobe le flanc est de l'ancienne brasserie reconnaissable à ses cheminées, se situe juste en face du presbytère.

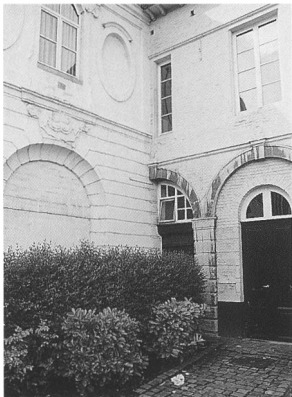
Daté de 1728, il trahit l'emploi du même vocabulaire architectural que ce dernier : utilisation de la brique en façade, allure horizontale accentuée par deux cordons de pierre en saillie, travées serrées, fenêtres rectangulaires à croisillons à l'étage, superposition et taille des registres séparés par les cordons, haute corniche, dessin et taille des lucarnes en bois surmontées d'un fronton, imposante toiture à croupes et à égout retroussé, recouvrement d'ardoises. Seule variante, la différence de niveau par rapport au sol de la cour est très perceptible, l'entrée du presbytère étant précédée de trois marches. Une porte de style Louis XV avec encadrement de pierre a été ajoutée par l'abbesse Snoy par souci d'uniformisation des bâtiments de la place. À la même époque, la travée située à l'extrême gauche du bâtiment a été coupée de moitié pour loger le pavillon droit du logis abbatial.

Conformément aux règles de l'hospitalité campagnarde de l'époque, les communs abritaient de somptueuses remises ouvertes par dix arcades sur piliers de pierre destinées aux équipages des hôtes. Leur édification a permis de dissimuler la façade modernisée de la brasserie, située juste derrière.

Lors de la conversion des communs en bureaux de l'École militaire au XIX^e siècle, les arcades en plein cintre ont été refermées et percées de baies vitrées. L'ensemble a été restauré au profit de l'Institut géographique national (I.G.N) entre 1985 et 1986.

La travée a été interrompue pour placer le pavillon droit du palais abbatial.

Les communs comportaient des remises pour abriter les attelages des hôtes.



Vue d'ensemble du palais abbatial à l'époque de l'École militaire.

Le palais abbatial (1760)

L'édification du nouveau palais abbatial, jugé plus conforme au rang noble des abbesses, commence en fait sous l'égide de Benoîte Anthony et est achevée par Séraphine Snoy. C'est un large rectangle aux belles proportions, symétrique et sans beaucoup de relief.

Il a été érigé en style Louis XV dans l'axe de la cour d'honneur, à l'emplacement de l'ancien logis, dont on a probablement gardé la partie centrale et les deux colonnes qui se trouvaient de part et d'autre de l'entrée. Celle-ci a été déplacée de l'arrière vers l'avant du bâtiment, au centre de la façade, en haut d'un perron de huit marches. Les fenêtres et portes cochères du bâtiment sont distribuées autour de cet axe central suivant l'ordonnancement des pavillons de la Renaissance française. Les deux rangées de fenêtres sont en effet regroupées verticalement par des frontons sur pilastres séparés par des travées en creux. La façade enduite et les allèges panneautées en creux font ressortir les encadrements profilés en pierre des baies en arcs surbaissés. La toiture mansardée est percée de lucarnes ovales disposées entre les frontons.

Entrée monumentale précédée d'un perron.



Pour dégager le bâtiment, des pavillons plus bas, ornés d'une fausse porte et de fausses fenêtres ovales à l'étage, sont disposés en saillie de part et d'autre. Le pavillon de droite présente une ravissante façade arrière donnant sur le premier étage des jardins.



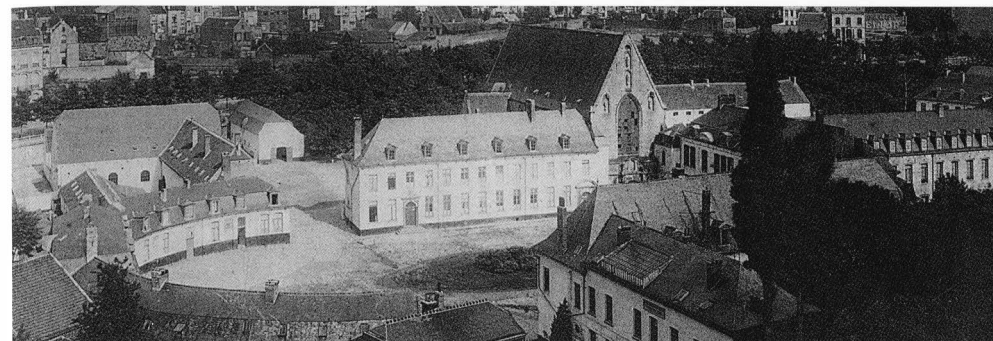
La porte centrale et les colonnes de l'ancien bâtiment classique ont été réutilisées.

L'hémicycle d'entrée (1780)

Une fois la cour d'honneur terminée, Séraphine Snoy construit la vaste conciergerie de l'hémicycle d'entrée mansardé, sans étage, dont les deux ailes inégales encadrent un porche d'entrée monumental. Ultime embellissement de l'abbaye réalisé vers 1780, il remplace un bâtiment classique construit sous l'abbatit de Jeanne de Penin (1599-1614) dont la porte centrale et les colonnes ont été réutilisées pour le porche d'entrée principal. C'est une porte en plein cintre reposant sur des pilastres toscans et surmontée d'un fronton triangulaire percé d'un oculus.

Masqués par la peinture, les matériaux des façades – la brique rose du plat des murs, la pierre blanche et la pierre de taille pour les éléments en saillie – auraient dû rester apparents pour en restituer tout le relief.

Les deux ailes inégales de l'hémicycle d'entrée encadrent le porche monumental.



Vue aérienne de la cour arrière et de la cour d'honneur de l'abbaye.

La cour arrière (1874)

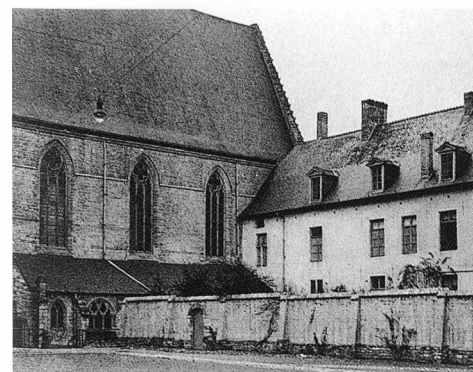
Les bâtiments de l'Institut cartographique, devenu depuis Institut géographique national, ont été construits en 1874 sur la partie nord des jardins à la française aménagés au XVIII^e siècle, autour d'une cour. Avec son parking et ses annexes préfabriquées, celle-ci a l'allure d'une zone de service désordonnée. Une source enfouie sous la cour alimentait la brasserie et un vivier avant de rejoindre les étangs.

LES ÉCURIES ET GRANGES DE LA COUR EST

La petite cour qui jouxte la cour d'honneur du côté du presbytère est délimitée par les écuries, la grange, le four, le talus boisé de l'avenue Émile Duray (1909), la façade arrière du presbytère et le chevet de l'église. On y accède par un élégant porche de trois arcades en anse de panier, sur pilier unique et lisse à base discrète. Très largement remaniés au gré des besoins de leurs occupants successifs, ces bâtiments sont tous équipés de portes de style Louis XV ajoutées ultérieurement.

Le petit cloître et l'ancien mur du jardin du presbytère.

Le jardin du presbytère est abrité par un mur de clôture.



Les métamorphoses de l'abbaye



Façades extérieures des écuries et des granges de l'abbaye.

Les écuries et la grange, construites à la fin du XVIII^e siècle, ont retrouvé leur forme d'origine après avoir été profondément remaniées par l'École militaire qui y avait installé un bureau de télégraphistes, un magasin et une salle de danse. Résultat des affectations successives, de larges baies à fenêtres y ont été percées, un plancher d'étage et une porte menant au sous-sol ajoutés. Les écuries présentent une longue façade régulière de huit travées sur deux niveaux, dont trois servent au portique d'entrée. Les linteaux des baies rectangulaires du rez-de-chaussée, surmontés d'oculi, sont pratiquement tous différents tandis que les baies de l'étage présentent un profil surbaissé.

L'ancien four, devenu cafétéria de l'Institut géographique national, est isolé le long du chemin rejoignant l'ancienne porte est de l'enceinte. Il marquait la séparation des parties monastique et agricole de l'abbaye. La façade aveugle qu'il présente côté cour abritait autrefois l'entrée principale de l'édifice, comme le dissimule mal le cimentage. Elle est aujourd'hui située à droite de la travée centrale de la façade principale en brique qui comporte sept travées sur un niveau.

LA DISPERSION DE LA COMMUNAUTÉ (1796)

Les travaux de modernisation de l'abbaye à peine achevés, la communauté monastique est contrainte à l'exil et ses biens vendus aux enchères. Après un premier avertissement sous l'empereur Joseph II, l'annexion de la Belgique à la France révolutionnaire sonne le glas pour les ordres contemplatifs. La loi du 1^{er} septembre 1796 vient mettre un terme à l'existence des ordres et établissements religieux et décrète la confiscation de leurs biens. Deux mois après la promulgation du décret qui supprime l'abbaye de la Cambre, vingt-cinq religieuses et vingt-trois converses sont rejetées dans la vie laïque avec, pour tout viatique, une somme ridicule et des bons pour le rachat de biens confisqués, refusés pour des raisons évidentes par la plupart d'entre elles.

UN DÉPÔT DE MENDICITÉ (1810-1870)

La propriété est vendue comme bien national à un certain Michel Simons lors d'une vente aux enchères tenue dans la salle du département de la Dyle le 6 avril 1797. Il est le fils d'un carrossier célèbre, Jean Simons, fournisseur des cours et de la noblesse européenne. Il rêvait d'en faire sa résidence de campagne, non sans avoir démoli l'essentiel des bâtiments – à l'exception du palais abbatial et des bâtiments de la cour d'honneur – pour en faire un parc agrémenté d'un grand étang.



Entrée de la Cambre en 1850, fac-simile d'une lithographie de Lauters.

En attendant, les bâtiments et la propriété sont partagés entre le sieur Rigeaud, à la tête d'une fabrique de coton, une pension de jeunes filles « pour une éducation complète et les ouvrages de la main » et des fermiers du cru.

Heureusement, la crise financière de 1810 jointe aux dépenses inconsidérées de son épouse, la comédienne Elisabeth Lange, relèguent rapidement les projets de Simons aux oubliettes. La propriété échoit à l'État au titre de remboursement partiel de dettes d'impôts. Laisse à l'abandon, elle sera pillée sans vergogne.

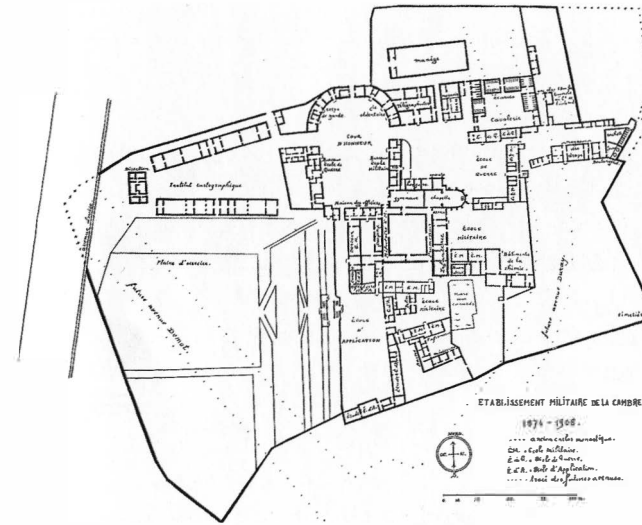
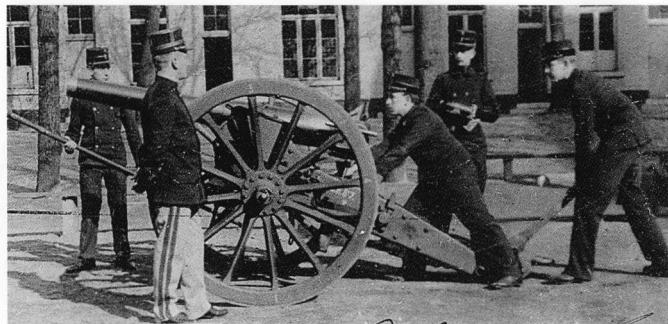
Finalement, les bâtiments sont convertis en dépôt de mendicité par le département de la Dyle. Institution hybride qui tient autant de la prison que de l'asile, on y rassemblait, dans un milieu semi-carcéral, indigents, malades, infirmes, aliénés et même délinquants des deux sexes, sans distinction d'âge. Le dépôt comptera jusqu'à sa fermeture en 1870 un nombre variable d'indigents et de blessés de guerre, allant jusqu'à 5.500 individus dans les pires moments. Seule parenthèse, une colonie agricole y est réintroduite sans succès en 1825 après le transfert provisoire du dépôt en Campine.

L'ÉCOLE MILITAIRE INSTALLE SES QUARTIERS (1874-1908)

Le séjour de l'École militaire de Belgique, qui établit ses quartiers à la Cambre entre 1874 et 1908 conjointement avec un autre service de l'armée, l'Institut cartographique militaire, n'est pas passé inaperçu. L'école de cavalerie est abritée dans un manège couvert aménagé dans l'ancien courtil, à l'arrière de l'église. Le logis abbatial sert de demeure au commandant de l'école, le cloître est converti en réfectoire, la salle du chapitre en tripot, les jardins en terrasses en plaine d'exercice et la moitié de l'église en gymnase...

Le mess des officiers dans l'ancien cloître.

Exercice au canon.

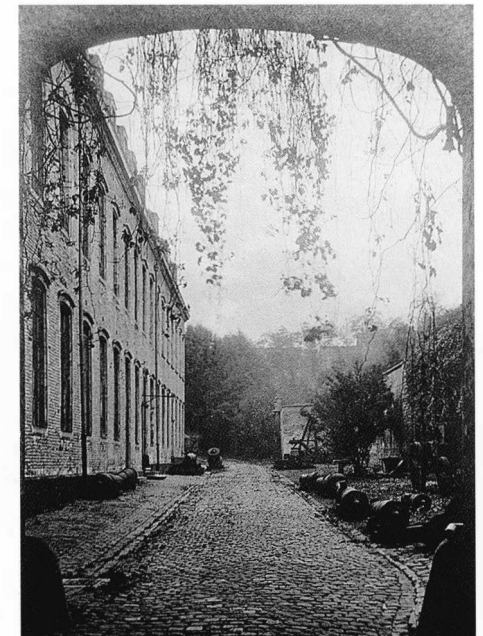


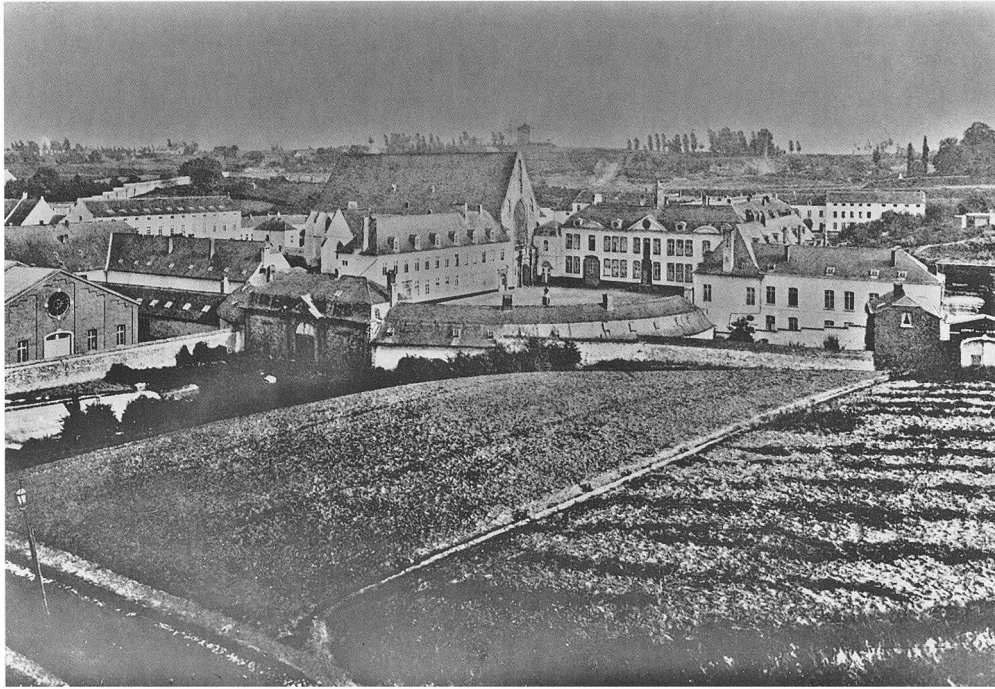
Établissement militaire de la Cambre 1874-1908.

Conséquence immédiate de cette réaffectation brutale, l'ancien réfectoire gothique qui constituait l'aile sud du cloître ainsi que l'aile dédoublant la salle du chapitre à l'est sont démolis tandis que de nouveaux hangars sont construits dans les espaces disponibles, notamment derrière le logis abbatial et dans la partie nord-est des jardins en terrasses, pour abriter les locaux de l'Institut géographique.

Alors que le transfert de l'École militaire avenue de la Renaissance est décidé, le ministère de la Guerre pense à « l'avenir » du site de la Cambre. Il s'agit d'abord de raser « ce ramassis sans nom de constructions vétustes et branlantes », de combler le vallon afin d'y construire des immeubles de rapport ; ensuite, grâce à l'insistance du ministre Beernaert, de conserver l'église. Le roi Léopold II s'impliquera personnellement pour préconiser le maintien intégral des bâtiments à disposition des services de l'armée et la transformation du champ d'exercice en jardin public.

Affûts de canon entreposés le long des jardins en terrasse.



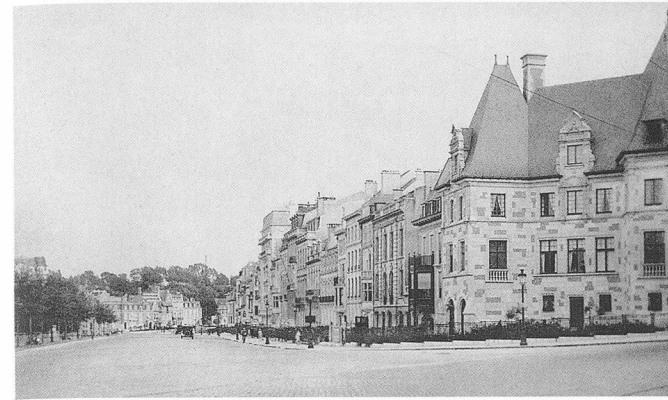


Avant l'urbanisation: à gauche, le manège; à droite, les jardins en terrasse ont disparu.

L'URBANISATION DES ABORDS (1871-1910)

L'urbanisation des alentours de l'abbaye de la Cambre, alors située dans la campagne, ne commence pas avant le XIX^e siècle. L'ouverture de l'avenue Louise entre 1858 et 1862 lui donne le coup d'envoi décisif. Le mouvement spéculatif qu'elle déclenche sur les terrains adjacents est irrésistible. En l'espace d'une dizaine d'années, la plupart des artères avoisinantes auront été tracées.

Un plan d'urbanisation du quartier des étangs et des environs de l'abbaye de la Cambre – appelé « montagne du tabac » – est préparé par l'inspecteur voyer des faubourgs de Bruxelles, Victor Besme en 1871. Dans la foulée, Léopold II achète le terrain du futur Jardin du roi, sauvant ainsi une belle perspective de la nouvelle avenue vers les étangs d'Ixelles. En échange, il fait adopter par arrêté royal un plan d'expropriation par zones pour l'aménagement des abords des étangs et l'ouverture de plusieurs rues aboutissant à l'avenue Louise et à l'abbaye de la Cambre. La Société de l'avenue Louise, filiale de la Compagnie immobilière de Belgique, peut commencer ses travaux de lotissement et de mise en valeur.



L'avenue Émile De Mot au début du XX^e siècle.

Parallèlement, au cœur d'Ixelles, la place Sainte-Croix vient partiellement combler le quatrième étang. L'église du même nom est reconstruite en bordure de celle-ci. C'est le prélude à une profonde mutation du quartier environnant.

Lorsque le bois de la Cambre est transformé en parc public, avant 1867, la propriété de l'abbaye de la Cambre y dispose encore d'un accès direct par un escalier monumental. Les aménagements nécessités par la tenue de l'Exposition universelle de 1910 sur le plateau du Solbosch, enfermeront définitivement l'abbaye dans sa cuvette. L'ouverture des avenues Émile De Mot et Émile Duray achève le maillage routier autour du site, désormais enfermé derrière une balustrade en pierre sculptée. La construction, aux alentours, d'immeubles à appartements et de maisons de maître intègre définitivement le site en milieu urbain. Nous sommes à la veille du premier conflit mondial.

L'avenue Émile Duray peu après son percement. La chapelle Saint-Boniface est encore de l'autre côté.



LA RESTAURATION DU SITE ET DES BÂTIMENTS

(Depuis 1921)

L'occupation par les troupes allemandes du site et d'un petit lazaret pendant la Première Guerre mondiale achève le délabrement des bâtiments et des jardins abandonnés par l'armée. Les conflits larvés entre ministères et communes qui ont des prétentions sur le site bloquent ensuite la situation.

Cet immobilisme, qui ne peut être que préjudiciable à la conservation des bâtiments, émeut un certain nombre de notables. Le 28 février 1921, la «Ligue des amis de la Cambre» est fondée à l'initiative de MM. Cornet, directeur général au ministère de la Justice, Maxime Carton de Wiart, curé de Saint-Philippe-de-Néry, et Guillaume Des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles. Pour provoquer la restauration des bâtiments et la conservation du site, la ligue organise sans relâche des campagnes de presse, des expositions et des conférences dont le succès suscite l'adhésion.

Fidèle à la vision royale, Guillaume Des Marez milite en faveur du maintien intégral des bâtiments. Il met en avant leur valeur de témoignage unique des abbayes brabançonnaises, la nécessité de leur conservation pour la physionomie générale de l'abbaye et leurs possibilités de reconversion.

La partie est loin d'être gagnée puisque les plans de l'architecte Collès, approuvés dès juin 1911, prévoyaient la démolition du cloître en plus de certains bâtiments de l'armée, un accès carrossable sur une place située sur le flanc de l'église agrémentée d'une tour et la construction d'un nouveau manège au bout de la promenade des abbesses. La cour d'honneur maintenue gardait un aspect privatif. A l'exception d'un square à créer sur Ixelles à proximité de la mare aux canards convertie en étang ovale, les jardins étaient réservés à l'armée.

Guillaume Des Marez usera de toute son influence pour modifier ces options et finira par triompher après la guerre: le bâtiment militaire coupant les jardins au sud de l'église abbatiale sera démoli, le nouveau manège abandonné, le cloître maintenu avec ses pelouses carrées et ses buis taillés, les jardins réunifiés et ouverts au public par un nouvel escalier de style du côté de l'avenue De Mot. La campagne de restauration s'étalant de 1920 à 1940 sera reprise en main par les architectes Ch. Veraart et E. Richir en collaboration étroite avec l'archiviste de la ville de Bruxelles. Elle se concentrera sur



Les jardins en terrasses en hiver.

l'église, le cloître, les jardins, la chapelle Saint-Boniface et le mur de l'ancien réfectoire.

Dans cette dynamique de réhabilitation, l'Institut supérieur des Arts décoratifs, créé avec le soutien du ministre Camille Huysmans, s'installe dès 1926 dans les locaux de l'infirmerie et de l'école abbatiale. Le célèbre architecte Henry van de Velde en est le premier directeur. Grâce à ses éminents professeurs, l'école acquiert une renommée internationale. Elle devient, en 1965, École nationale supérieure d'Architecture et des Arts visuels avant la scission, en 1978, de la section d'architecture qui s'installe dans des bâtiments de la place Flagey. À l'exception de l'église paroissiale et du presbytère, les autres bâtiments abritent encore les locaux de l'Institut géographique national. Si l'œuvre de restauration des bâtiments et de l'espace public s'est poursuivie avec plus ou moins de bonheur depuis 1980, elle est loin d'être achevée. Qu'il suffise de citer, à titre d'exemples, l'aile du chapitre, le mur du réfectoire ou encore le pavillon du palais abbatial dont la jolie façade arrière donne sur les jardins en terrasses. Pour donner son plein effet, elle devra inévitablement s'accompagner d'une refonte de la circulation et du parking dans les différents cours.

ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

Bovy (Ph.), *Ixelles*, coll. Guides des communes de la Région bruxelloise, Bruxelles, C.F.C. Éditions, 2000, 127 p.

De Ryckman de Betz, Thibaut de Maisières, Dansaert (G.), *L'abbaye cistercienne de la Cambre*, Étude historique et archéologique, Anvers, De Nederlandse Boekhandel, 1948, 393 p.

Des Marez (G.), *L'abbaye de la Cambre*, Ligue des amis de la Cambre, 1922, 38 p.

Des Marez (G.), *Guide illustré de Bruxelles, monuments civils et religieux*, Touring Club Royal de Belgique, 1958, pp. 361 à 376.

Laurent (R.), *Les biens de l'abbaye de la Cambre en Brabant, Atlas terrier 1716-1720*, Crédit communal de Belgique, 1996, 132 p.

Maes abbé, *Bienvenue à Notre-Dame de la Cambre*, Bruxelles, 1983, 130 p.

Pechère (R.), *Parcs et jardins de Belgique*, Bruxelles, 1976, pp. 58 à 62.

Proost (J.), *La vie mystique à la Cambre*, Bruxelles, Ligue des amis de la Cambre, 1924, 25 p.

Pierron (S.), *Histoire illustrée de la Forêt de Soignes*, Bruxelles, La Pensée Belge, tome 3, pp. 35 à 63.

L'avenue Louise, Coll. Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire n° 19.

Van Der Ben (D.), *La Forêt de Soignes*, Bruxelles, Éditions Racine, 2000, 253 p.



Dans la même collection :

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB)
MARGUERITE, AMBIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWE (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)
22. LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL (FR - NL)
23. LE QUARTIER SAINT-BONIFACE (FR - NL)
24. LE QUARTIER NOTRE-DAME-AUX-NEIGES (FR - NL)
25. LES CANAUX BRUXELLOIS (FR - NL)
26. MARCHÉS DU PENTAGONE (FR - NL)
27. IMPASSES DE BRUXELLES (FR - NL)
28. UCCLE, MAISONS ET VILLAS (FR - NL)
29. LA PREMIÈRE ENCEINTE (FR - NL)
30. LE BOIS DE LA CAMBRE (FR - NL)
31. LE PALAIS DE JUSTICE (FR - NL)

Collection Bruxelles ville d'art et d'histoire

Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection «Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire». Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.

L'abbaye de la Cambre

Parmi les monastères cisterciens qui ont été édifiés à la périphérie de Bruxelles dans le courant des XIII^e et XIV^e siècles, l'abbaye de la Cambre est la seule à nous être parvenue dans un bon état de conservation. A travers le site, aujourd'hui situé au cœur de la ville, se lit une histoire de la communauté religieuse cistercienne qui y vécut pendant près de 600 ans. Depuis l'Indépendance, l'Ecole militaire, l'Institut Géographique National et l'Institut Supérieur des Arts Décoratifs s'y sont succédés. Grâce à eux, mais aussi grâce à la volonté de personnalités attachées au site et à son témoignage, l'Abbaye de la Cambre est aujourd'hui un lieu vivant autant qu'un lieu de mémoire que cette brochure vous propose de parcourir.

Willem Draps,
Secrétaire d'État
chargé des Monuments et des Sites

